

le phare

journal n° 11

centre culturel suisse • paris



MAI - JUILLET 2012

EXPOSITIONS • ŒUVRES ET LIVRES DE LA COLLECTION ANDREAS ZÜST • DAVID WEISS • DIETER ROTH

ARTS VIVANTS • PETER METTLER & FRED FRITH • CHRISTIAN GEFFROY SCHLITTLER / ARCHITECTURE • BAUART / MUSIQUE • OCHUMARE •

BURHAN ÖÇAL & ALEXEY BOTVINOV / PORTRAIT • PHILIPPE NORDMANN / INSERT D'ARTISTE • ANDREA HELLER

THÉÂTRE
FORUM
MEYRIN

2012-2013

CHAQUE SAISON RÊVE D'ÊTRE LA SUIVANTE 2012 – 2013



THÉÂTRE



DANSE



MUSIQUE



CIRQUE

THÉÂTRE FORUM MEYRIN, PLACE DES CINQ-CONTINENTS 1, 1217 MEYRIN, GENÈVE / WWW.FORUM-MEYRIN.CH
BILLETTERIE DU LUNDI AU VENDREDI DE 14H À 18H / + 41 22 989 34 34

Sommaire

4 / • EXPOSITION

Traces d'une chronique de vie

(Œuvres et livres de la collection Andreas Züst

10 / • EXPOSITION

Insomniac et intranquille au lit

David Weiss

12 / • EXPOSITION

Provocateur, sensible, intelligent

Dieter Roth

14 / • PERFORMANCE CINÉMA / MUSIQUE

Le sens du miracle

Peter Mettler & Fred Frith

16 / • CONFÉRENCE / ARCHITECTURE

Entre maison modulaire

et morceau de ville

Bauart

18 / • MUSIQUE

L'appétit vient en dansant

Ochumare

19 / • INSERT

Andrea Heller

23 / • MUSIQUE

Les mondes face à face

Burhan Öçal & Alexey Botvinov

24 / • THÉÂTRE

Acteurs en puissance

Christian Geffroy Schlittler

26 / • PORTRAIT

Philippe Nordmann: l'art a un prix

31 / • LONGUE VUE

L'actualité culturelle suisse en France

Expos / Scènes

33 / • MADE IN CH

L'actualité éditoriale suisse

Arts / Littérature / Cinéma / Musique

38 / • ÇA S'EST PASSÉ AU CCS

39 / • INFOS PRATIQUES



Pipilotti Rist, Peter Schueri et David Weiss fêtent leur anniversaire le jour du solstice d'été dans le parc de la Villa Egli visible en arrière-plan. On peut reconnaître: (de g. à d.) Paul Tanner, Samir, Irène Gattiker, David Weiss, Tom Wasmuth, Valentin Nizon, Enzo Esposito, Harm Lux, Andreas Dobler, Stephan Wittwer, Iwan Schumacher, Georg Radanowicz, Anton Bruhin, Marianne Bucher, Andrea Teuwen. Zurich, 1994. Image extraite du livre de Andreas Züst, *Bekannte Bekannte 2*, Édition Patrick Frey, 1996.

L'eldorado suisse allemand

L'exposition « Météorologies mentales – œuvres de la collection Andreas Züst » est une manière d'aborder plusieurs aspects essentiels de notre rôle de « passeur » culturel. Ce sont d'abord des œuvres fortes, étranges, prenantes et jamais vues en France. C'est ensuite la découverte d'un personnage qui a été l'âme et le moteur de cette collection si particulière. Un homme-orchestre de cette constellation constituée d'œuvres d'art, de livres, de disques et de passions pour les contrées nordiques et leurs phénomènes météorologiques, de ses propres expérimentations artistiques et de son rôle de « papillon social ». C'est aussi une liste d'artistes, où des quidams côtoient des figures devenues phares. C'est enfin une scène artistique, essentiellement zurichoise, mais aussi alémanique, ouverte vers l'Allemagne ou l'Islande. Et en prime, ce projet nous donne l'occasion de mettre l'accent sur l'Aargauer Kunsthaus Aarau – où la collection Züst est en dépôt –, un musée qui rassemble l'une des plus importantes collections d'art suisse des XX^e et XXI^e siècles.

Pour nous, l'un des faits les plus marquants à propos d'Andreas Züst est son importance au sein de la scène zurichoise et alémanique actuelle. Peut-être parce que sa fascination pour la nature apparaît comme encore plus clairvoyante aujourd'hui, mais aussi car le réseau social convivial – à l'image de la photographie qui illustre cet éditorial – dans lequel il était une figure majeure, a été le fondement de la scène zurichoise qui s'est ensuite imposée au niveau international. Une autre particularité significative est la quasi-absence d'artistes romands dans la collection. Un état de fait qui nous rappelle que la Suisse est constituée de régions culturelles qui, y compris dans un même milieu, fonctionnent selon des axes d'intérêts très différents.

En effet, Bâle, sa foire incontournable et ses musées sans équivalent, et Zurich, La Mecque suisse des galeries d'art contemporain, scintillent sur la planète Art. Mais plusieurs autres villes dont Aarau, Saint-Gall, Berne ou Winterthur possèdent aussi de splendides collections. En Suisse allemande, la bourgeoise a toujours pris une place aussi prépondérante que discrète dans le soutien à la création contemporaine. C'est ainsi que les collections muséales se sont constituées et continuent de s'enrichir. Si, du côté francophone, on tergiverse à l'idée de construire de nouveaux musées ou de les agrandir, du côté alémanique, on annonce fièrement des projets architecturaux qui bénéficient d'un intérêt populaire sans faille. Ainsi, le Kunstmuseum de Bâle verra bientôt apparaître une annexe financée en grande partie par la famille Hoffmann, le Kunsthaus de Zurich fêtera un nouvel âge avec un bâtiment signé David Chipperfield, et même les musées des Grisons et de Saint-Gall se verront bientôt dotés de nouveaux bâtiments mieux adaptés à leurs collections.

La scène suisse allemande de l'art, des musées et de l'architecture recèle vraiment des trésors de tout premier ordre, qu'il ne faut pas hésiter à découvrir.

— Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser

Couverture: Bertram (Bertram Schoch), *Mt. Everest*, 1978, huile avec application de métal sur pavatex, boutons de verre, cadre partiellement miroitant, 80 x 60 cm. Aargauer Kunsthaus Aarau/Collection Andreas Züst. © photo: David Aebi

Traces d’une chronique de vie

• EXPOSITION

12.05 – 15.07.12
« Météorologies mentales »
Œuvres et livres de
la collection Andreas Züst

Toutes les œuvres reproduites
dans l'article: Aargauer Kunsthaus
Aarau/Collection Andreas Züst.
© photos: David Aebi

La collection d’Andreas Züst souffre d’un paradoxe : elle est l’une des plus riches au monde par la qualité et la quantité des œuvres mais les opportunités de la voir restent trop rares. Le CCS accueille pour la première fois en France une partie de la collection du touche-à-tout de génie qu’était Andreas Züst. — Par Stephan Kunz
Traduction de Katrin Saadé-Meyenberger

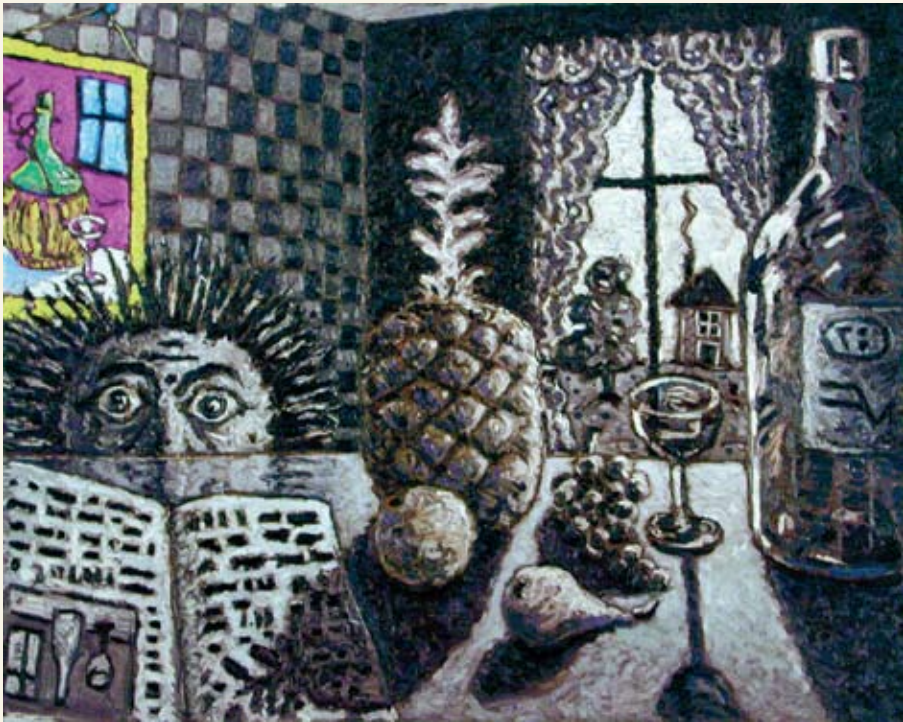


Jean-Frédéric Schnyder, *Der Schrecken von Damaskus Serie II*, 1976, étain, vernis de résine synthétique, 13,4 x 12,8 x 4 cm

Walter Pfeiffer, sans titre, 1993, gouache sur carton, 72,5 x 102 cm



Friedrich Kuhn, *Ananas*. 1969, huile, collage papier, clous sur toile, pavatex, 63,8 x 48,5 cm



Jean-Frédéric Schnyder, *Selbstbildnis mit Kreuzen*, 1987, huile sur toile, 96 x 120 cm



Marc-Antoine Fehr, *La Ville*, 1996, huile sur toile, 208 x 302 cm

Andreas Dobler, *Cephei II*, 1999, acrylique sur coton, 166 x 145 cm

Alex Hanimann, sans titre, 1989, huile sur coton, 42,5 x 30 cm

■ Andreas Züst (1947-2000) était collectionneur, naturaliste, artiste, mécène et éditeur. L'écrivain Thomas Kling le surnommait le « faiseur de mémoire ». Ceci en référence à la notion bien connue des ethnologues de « memorizer » : celui qui garde en mémoire l'histoire du



Anton Bruhin, *Hawkins Quality Footwear*, 1984, huile sur toile, 70,5 x 59,5 cm

Bibliographie

Collection d'Andreas Züst

Memorizer. Der Sammler Andreas Züst, édité par Stephan Kunz, Madeleine Schuppli et Mara Züst, éditions Scheidegger & Spiess, 2009

Sur Andreas Züst

Himmel, édité par Peter Weber et Mara Züst, Édition Patrick Frey, 2011
Nacht, édité par Mara Züst, Éditions Nieves, 2008

Fluoreszierende Nebelmeere / Fluorescent Seas of Fog, édité par Mara Züst et Peter Weber, Édition Patrick Frey, 2007

Roundabouts, Édition Patrick Frey, 2003

Bekannte Bekannte 2, Andreas Züst, Édition Patrick Frey, 1996

Bekannte Bekannte, Andreas Züst, Édition Patrick Frey, 1987

clan. Kling a compris qu'Andreas Züst avait fait sienne cette tâche, en s'intéressant non seulement aux œuvres d'art, mais aussi aux hommes et aux histoires derrière les objets, peintures, dessins, esquisses et photographies. Depuis la fin des années 1970 jusqu'à sa mort en 2000, Züst a documenté, dans sa collection et dans sa photographie, la scène culturelle et artistique zurichoise dans ses larges ramifications, sans se soucier des frontières entre culture « cultivée », contre-culture et culture populaire. Comme « faiseur de mémoire », il fixait tout ce que son œil averti captait et qui donnait sens à sa vie.

À sa mort, sa collection composée de plus de mille cinq cents œuvres est entrée au Aargauer Kunsthaus comme dépôt de longue durée. En 2009, elle a été présentée au public pour la première fois et a fait l'objet d'un important catalogue. L'exposition et le livre dessinaient une mosaïque dont Andreas Züst lui-même avait réuni et collecté les pièces. Il en résultait un ensemble haut en couleurs – à l'image de l'époque que Züst avait vécue, s'adonnant à ses diverses passions et les entrelaçant entre elles. Il ne faisait de mystère pour personne que l'exposition d'Aarau constituait un premier pas et que la collection d'Andreas Züst, avec ses innombrables

références et renvois, recelait mille et un autres récits et suffisamment de potentiel pour de nouvelles et différentes approches.

L'une de ces occasions se présente actuellement au CCS de Paris – avec une distance temporelle et spatiale plus grande par rapport à Andreas Züst et à son environnement. D'autres points forts de la collection, guère visibles lors de l'exposition argovienne, pourraient faire émerger de nouvelles connaissances, notamment la bibliothèque volumineuse qui comprend douze mille titres et que Züst, bibliophile et digne héritier de sa famille, avait constituée au cours des années avec une compétence grandissante et une curiosité insatiable. Les sujets de ce cosmos livresque sont aussi nombreux que l'étaient ses intérêts : littérature de voyage, romans, livres d'art, ouvrages scientifiques sur la météorologie et la glaciologie, mais aussi sur les OVNI et les drogues. La collection initiale comprenait également une immense collection de vinyles, témoignage de la passion d'Andreas Züst pour la culture populaire et la contre-culture et du rôle central que la musique jouait dans ces temps-là. Après une pérégrination à travers la Suisse, la bibliothèque a trouvé son port d'attache dans l'hôtel Alpenhof (canton d'Appenzell) où elle est dorénavant accessible aux adeptes de la culture créative. La collection des vinyles, quant à elle, est en grande partie dissolue. Les nombreuses raretés ont trouvé de nouveaux amateurs.

À l'origine, tout a été réuni au « Spiegelberg », la résidence d'Andreas Züst située dans l'Oberland zurichois. « Le Spiegelberg était l'autobiographie sous forme de maison dont tous les coins et recoins regorgeaient de traces et de témoignages de Züst, qui réunissait en lui plusieurs vies et plusieurs personnes : glaciologue, météorologue, photographe, peintre, oiseau de nuit, éditeur, producteur de cinéma, bibliothécaire, collectionneur d'art, mécène », explique Martin Jaeggi curateur et critique d'art. « Aussi protéiformes que puissent paraître ses activités, Züst était, au fond, animé d'une seule et même passion : faire de la recherche et collectionner, ce qui revenait au même pour lui, à l'instar d'un naturaliste de la vieille école collectant lors de ses excursions et expéditions des échantillons d'espèces typiques et rares, afin de les préparer et de les présenter dans des cabinets de curiosité. Les collections que Züst hébergeait au Spiegelberg sont les chroniques de sa lecture du monde », conclut Martin Jaeggi.

Le point de départ pour chaque présentation de la collection réside et résidera toujours dans la personnalité

d'Andreas Züst. Ses différentes facettes se dévoilent dans les dix interviews filmées de connaissances de Züst que le cinéaste Peter Mettler a réalisées en 2009. Dans ce concert polyphonique, Anton Bruhin, Bice Curiger, Olivia Etter, Patrick Frey, Urban Gwerder, Ize Holliger, Walter Keller, Jan

Voss et Peter Weber décrivent leur vision d'Andreas Züst. Ces interviews ajoutent une parenthèse posthume aux portraits photographiques qu'Andreas Züst a réalisés, de son vivant, de ses « connaissances connues ». Ils constituent non seulement une archive unique, mais révèlent aussi l'intensité relationnelle qui sous-tendait son existence et qui dépassait largement le cercle de ses amis artistes, s'étendant aux excentriques de la ville, habitués de la scène, aux chauffeurs de taxi ou aux barmen. Ces portraits soulignent le contexte socioculturel dans lequel s'élaborait sa collection et sont à lire sous cet angle-là. Le fait que la bibliothèque nationale ait voulu acquérir cette archive unique prouve sa valeur singulière pour la conservation d'un pan de l'histoire contemporaine.

« Quoi qu'il en soit, la vie est belle », écrivait l'artiste Friedrich Kuhn dans le dessin du joyeux suicidaire (qui fait partie de la collection), et qui pourrait être la devise d'Andreas Züst. Cette phrase est marquée d'autant de joie de vivre que d'ironie face aux aléas d'une vie pas toujours facile. Au fond, l'attitude positive envers la vie, la légèreté de l'être et les questionnements existentiels ont toujours animé Andreas Züst. C'est en tout cas l'image que renvoie de lui la collection. Or, collectionner signifie conduire une existence de manière singulière et appréhender le monde dans ce qu'il y a de beau, de sombre et de mystérieux. Si l'on choisissait les « meilleures » cent cinquante œuvres de la collection, on obtiendrait un résultat des plus significatifs. Nul doute qu'Andreas Züst avait l'œil pour acquérir des tableaux merveilleux. Pourtant, ceci ne suffit pas pour justifier l'envergure encyclopédique de la collection, l'attention spéciale portée aux interstices et à l'inclassable. Chaque nouvelle présentation de la collection constitue, par conséquent, une nouvelle tentative de montrer la complexité de celle-ci et de dépister les intérêts spécifiques de ce collectionneur.

On ne cesse de s'apercevoir que tout ce qui est en dehors des zones primaires de la perception bénéficie d'une attention particulière. Ceci ne concerne pas seulement les marges de la collection, mais aussi son noyau dur. Entre autre celui qui reflète le profond enracinement d'Andreas Züst dans la scène artistique et culturelle zurichoise des années 1970 et 1980, quand le collectionneur procède à une véritable auscultation de la scène qu'il examine en profondeur dans ses moindres plis et replis. Ou alors celui qui réunit des ensembles importants d'œuvres majeures de certains artistes, par exemple David Weiss ou Anton Bruhin, plus tard Friedrich Kuhn et Dieter Roth. Ce trait se révèle également dans la partie de la collection marquée par le contenu, quand Andreas Züst place les sujets du « ciel » et des « glaciers » au-dessus de la qualité picturale et procède à des accumulations délirantes. Il en va de même pour sa passion pour l'art brut, comme pour *Trivia & Varia* – le savoir connu de tous (Peter Weber). Ou encore pour le dessin qui s'explique par son intérêt moins prononcé pour les œuvres majeures. Il préférerait sonder les mentalités et conserver des œuvres intimes et personnelles qui se dévoilent dans des médiums fugitifs, tantôt de façon solide et expressive, tantôt esquissée et éphémère.

Prendre connaissance des particularités de cette collection permet de cerner davantage encore le collectionneur qui était également artiste et qui savait entrelacer ses différentes activités de façon quasi fusionnelle. En la personne d'Andreas Züst se trouvaient ainsi réunis le chercheur, le collectionneur et l'artiste d'une manière devenue rare de nos jours. Rare aussi en raison de l'étendue des champs d'intérêts qui, bien que contraires, semblaient réconciliés et qui allaient de la vie urbaine trépidante aux zones désertiques des cercles polaires, des réalités sociales aux phénomènes célestes les plus extraordinaires, du documentaire aux fictions illimitées. C'est à ces univers qu'Andreas Züst se consacrait corps et âme en les sondant par tous les moyens dont il disposait. La collection, la bibliothèque et l'art d'Andreas Züst forment ainsi une unité qu'il s'agit de penser dans son ensemble, même en accédant à ce cosmos de façon ponctuelle. Mais peu importe par où l'on y entre, ces mondes s'ouvrent très vite et révèlent la cosmologie d'un grand universaliste. Porter son regard au ciel a, finalement, donné au météorologue patenté la liberté de poser celui-ci sur la complexité de la vie. ■

Stephan Kunz est historien d'art. Depuis 2011, il est directeur du Musée d'art des Grisons à Coire.



Louis Soutter, *Anne-Louise-Germaine de Staël: Corinne ou L'Italie*, 1928, 532 pages remaniées au crayon, encre et encre de Chine, 19 x 12 x 4,2 cm

LA BIBLIOTHÈQUE D'ANDREAS ZÜST

■ Douze mille livres ont été accumulés avec passion par Andreas Züst dans sa maison Spiegelberg, dans l'Oberland zurichois. Après sa mort, sa fille Mara et des amis ont œuvré pour que cette bibliothèque reste indivisible et soit accessible au public. C'est chose faite depuis l'automne 2010 à St Anton / Oberegg, petit village du canton d'Appenzell, dans un bâtiment culturel et hôtel très accueillant, l'Alpenhof, depuis lequel le panorama est splendide.

Évidemment, les livres d'art prennent une large place, dont des catalogues d'expositions qui, on le devine, ont été des jalons importants dans la découverte d'artistes et la compréhension d'une époque, des livres d'artistes et des éditions rares, souvent dédicacés. On voyage aussi avec des expéditions dans l'Himalaya, en Afrique ou chez les Indiens Hopi. On aborde d'autres domaines, parmi lesquels l'architecture et les techniques de construction, la géologie, la botanique, les champignons. On découvre des volumes révolutionnaires, politiques, de luttes et de revendications utopiques, on traverse une très riche histoire de la musique où défilent le jazz, le rock, le punk, la soul, l'expérimental. On contemple des volumes de photographie, où le corps nu occupe une belle place, ou encore des études sur les couleurs et leurs significations. Et bien sûr, on se délecte des livres en relation avec les phénomènes météorologiques comme les aurores boréales, le système solaire, les étoiles, les nuages et des cartes du ciel émouvantes de beauté. On trouve également des ouvrages sur les ovnis, qui prolongent avec fantaisie la passion de Züst pour le ciel, la lumière et les astres, mais aussi pour certaines croyances et pour l'anthropologie. Et comme le résume le critique d'art Martin Jaeggi : « Parcourir la bibliothèque d'Andreas Züst, c'est comme voyager dans son cerveau. » ■

<http://www.andreaszuest.net/bibliothek.php>



Amédée Guillemin, *Le ciel. Notions élémentaires d'astronomie physique*, Paris, 1877



Eric Nesheim, Leif Nesheim, *Saucer Attack!*, Los Angeles, 1997



William Nelson Copley, *Going Home*, 1983, gouache sur toile, 132,5 x 76,5 cm



Emmett Williams, *When the Fluxus Saints Go Marching In*, 1994, acrylique sur papier, structure en bois, plaque de métal gravée, 33 x 43 x 9,5 cm



Fischli Weiss, *Ratte und Bär*, 1981, terre cuite et liège, 15 x 8 x 8 cm chacune

Max Grüter, *Anzug*, 1993, aluminium et verre, 43 x 17 x 8 cm

Johannes Geuer, *Koopt ijs*, 1969, gouache sur carton, 68 x 48 cm



Ian Anüll, *Grosses Bier*, 1988, huile, acrylique et laque sur toile, 35,5 x 27,2 cm

Sigmar Polke, sans titre, 1968, aquarelle sur papier, 85 x 61 cm

Hans Schärer, *Gödels Gleichung*, 1995, huile sur toile, 60 x 50 cm



Dorothy Iannone, sans titre/Bill Wyman, 1966-1967, feutre, bois, fil, papier, 34,3 x 48,5 x 17,9 cm



David Weiss, sans titre (de la série *Im Zimmer*), 1975, encre de Chine sur papier, 69 x 49 cm



David Weiss, sans titre (de la série *Im Zimmer*), 1975, encre de Chine sur papier, 69 x 49 cm



David Weiss, sans titre (de la série *In der Stadt*), 1974, fusain sur papier, 48 x 67 cm

Biographie

La collection Züst comporte un important ensemble de dessins de David Weiss réalisés entre 1974 et 1979, année où il commence son activité avec Peter Fischli. En 1975, David Weiss (né à Zurich en 1946) expose à la galerie Stähli à Zurich et à De Appel à Amsterdam. L'année suivante on le retrouve aux côtés d'Anton Bruhin dans l'exposition « Mentalitaet: Zeichnungen » au Kunstmuseum de Lucerne. La banalité, la ville et l'humour que l'on retrouvera dans les travaux de Peter Fischli et David Weiss, sont déjà bien présents dans ses œuvres. Cependant, le dessin, activité individuelle par excellence, n'apparaîtra quasiment plus dans les œuvres du célèbre duo.

veut pas entendre le lit grincer parce que quelqu'un se laisse de nouveau lamentablement aller à l'obscurité avec sa personnalité et son caractère qu'il a trainés derrière lui toute la journée. C'est aussi la victoire de la force singulière du lieu, de la géomancie, sur la liberté. Les errements à travers la ville et la journée touchent ici à leur fin : méticuleusement et volontairement, le dormeur se couche parallèlement au mur, car il espère que les choses rentrent dans l'ordre, comme le lui promettent les agencements rectangulaires de la maison. »

Or, sur les dessins peints à traits enlevés, le monde où la personne voudrait trouver du repos n'est pas en ordre. Il est visiblement agité. La personne reprend une cigarette. Les pensées circulent. Des fragments de la réalité extérieure font irruption. Ou est-ce le désir ? Le désir du lointain ? Quelque chose qui ressemble à un paquebot entre dans le monde clos de la chambre.

Peut-être aussi que les dessins ont justement émergé à un moment où l'artiste n'a pas trouvé le sommeil. Il se pourrait que la personne – est-ce un homme, est-ce une femme ? – soit une sorte d'alter ego de Weiss. Les cheveux longs et raides sembleraient l'indiquer. En effet, il existe une photographie de cette époque montrant Weiss avec Urs Lüthi qui était alors son partenaire régulier dans des jeux de rôle et avec qui il a publié plusieurs livres entre 1970 et 1979. Mais revenons à la photographie : Weiss, un sourire moqueur aux lèvres, se tient derrière Lüthi et menace celui-ci. Lüthi lève les bras comme un otage, comme un prisonnier. Sur un autre cliché, Weiss soulève Lüthi dans une mise en scène que les deux artistes reproduisent en 2002, tous les deux ayant entre-temps pris de l'âge – et le mince et androgyne Lüthi du poids.

Les dessins esquissés d'une main sûre et légère pourraient donc également représenter des jeux de rôle : le moi en tant qu'artiste, insomniaque, rêveur, penseur. Et le jeu de rôle est, comme le montre notamment l'œuvre de Lüthi, bien plus que simplement un jeu. Le jeu de rôle s'interroge sur le moi, sur l'identité, ou va – dans la répétition et la variation – jusqu'à demander s'il existe une seule identité. Si cette interprétation s'avère juste, l'aléatoire basculerait déjà dans ces œuvres de jeunesse, dans le subversif et le polysémique et anticiperait ce noyau essentiel pour lequel Fischli Weiss sont internationalement connus, estimés et admirés.

Konrad Tobler est critique d'art et d'architecture pour les publications *Tages-Anzeiger*, *Der Bund*, *Kunstbulletin* et *Kunstzeitung*.



David Weiss, sans titre (de la série *Im Zimmer*), 1975, encre de Chine sur papier, 69 x 49 cm

Insomniaque et intranquille au lit

David Weiss est notamment connu comme faisant partie d'un duo d'artistes internationalement célèbre : Fischli Weiss. Le label est devenu synonyme d'un art subversif, voire philosophique, qui se nourrit de l'ordinaire tout en le dépassant et pose des questions aussi bien existentielles que portant sur la perception et sur l'ordre de la réalité.

— Par Konrad Tobler. Traduction Katrin Saadé-Meyenberger

• EXPOSITION

12.05 - 10.06.12

David Weiss

Œuvres de la collection
Andreas Züst

Toutes les œuvres reproduites dans l'article : Aargauer Kunsthaus Aarau / Collection Andreas Züst.
© photos: David Aebl

David Weiss, né en 1946, était un artiste déjà actif bien avant l'époque du duo. Les séries de dessins *Dans la chambre*, *En ville*, *City Lights* et *Mickykosmos*, réalisées entre 1974 et 1975, le démontrent à l'envi. Les titres indiquent déjà la part belle faite au quotidien, par l'intégration partielle d'éléments issus de la culture populaire. Par exemple, du vocabulaire visuel de la bande dessinée, ce qu'autorisait l'art depuis 1960 en transgressant la barrière entre culture « cultivée » et culture populaire.

La série *Dans la chambre* (*Im Zimmer*) est une variation autour d'un thème : une personne – un homme ou une femme ? – veille dans son lit, un verre à portée de main, des livres s'empilent. Elle fume. Elle semble perdue dans ses pensées. Lesquelles ? On l'ignore – penser ne peut pas être représenté. On serait tenté de dire que Weiss illustre ici un texte qu'il a écrit pour Andreas Züst. Ou que le texte exprime en mots ce que montre la série. Weiss écrit : « Le lit ordonne et incarne la victoire de la raison et des opinions toutes faites. Fièrement, on ne

Provocateur, sensible, intelligent

Débordante : voilà comment l’œuvre de Dieter Roth (1930–1998) peut être le mieux décrite. Or, autant elle contient du chaos, autant elle est marquée par l’ordre et le désordre. — Par Konrad Tobler

Traduction Katrin Saadé-Meyenberger

● EXPOSITION	■ Containers
15.06 – 107.12 Dieter Roth Œuvres de la collection Andreas Züst	Tout en accumulant du matériel et en créant des installations volumineuses, Dieter Roth ne cesse de s’intéresser aux œuvres de petite taille, dont le dessin et l’estampe. C’est dans ces techniques-là que se condense en grande partie l’essentiel de l’œuvre de Roth. Il en va ainsi de la série <i>Containers</i> , trente-trois gravures des années 1971-1973. Elle résume les expérimentations graphiques que Roth a réalisées dans les années 1960 et qui lui ont permis de compléter ce médium. La série <i>Containers</i> est le résultat visible et tangible de ces expérimentations. Les feuilles imprimées en héliogravure sont devenues
Toutes les œuvres reproduites dans l'article : Aargauer Kunsthaus Aarau / Collection Andreas Züst. © photos : David Aebi	



Dieter Roth, *Cash (exhaust) / Bargold (Auspuff)*, de la série *Containers*, 1971–1973, héliogravure et collage sur papier, 58 x 46 cm

des collages imprimés. En effet, Roth laissait tomber volontairement dans la presse des hannetons en chocolat ou des bâtons de réglisse. En s’écrasant, ceux-ci devenaient partie intégrante de l’œuvre. Tout le portfolio est conçu comme une archive, avec sommaires et annexes. La série *Containers* se réfère ainsi explicitement à son œuvre. D’une part, il y a utilisation de matériaux périssables qui moisissent ou se désagrègent, à l’instar des sculptures que Roth moulait dans le chocolat et le fromage. D’autre part, Roth collectionnait obsessionnellement, pendant un laps de temps, tout ce qui lui tombait entre les mains et qu’il rangeait méticuleusement dans des classeurs. Or, ces classeurs constituent également *Containers* – une encyclopédie de l’ordinaire mélangeant intimement matériel débordant et ordre strictement observé.

Surtsey

La série *Surtsey* renvoie à l’Islande volcanique, contrée aussi mouvementée qu’était Roth dans son for intérieur, où il a émigré en 1957 depuis la Suisse. Dès le 14 novembre 1963, suite à une série d’éruptions volcaniques, une île est apparue à trente kilomètres de la côte sud islandaise, l’île des Surt.

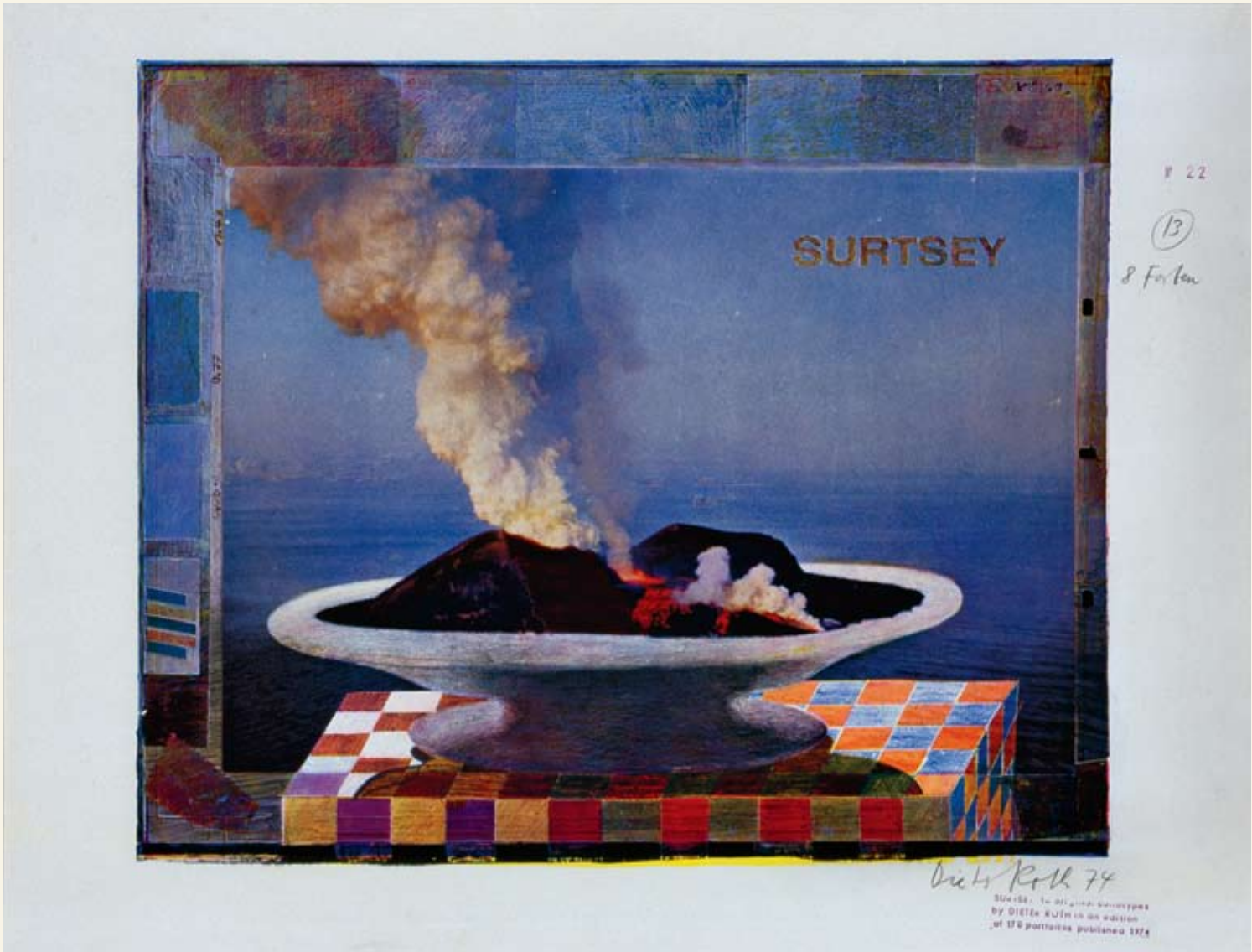
Dans ses œuvres, Roth métamorphose cette éruption en une nature morte de facture presque classique. L’événement grandiose se déplace, de manière détournée et idyllique, dans une soupière sur une table dressée d’une nappe à carreaux. S’y intègre une carte postale touristique, ainsi que des champs de couleur strictement géométriques qui rappellent les débuts de Roth, qui vient de l’art concret.

Personarum

Les dix-sept dessins de *Personarum* révèlent Roth en tant que dessinateur virtuose. Ses idées fusent, sa main devient le médium de ses pensées. Sa créativité débordante se dévoile. Elle se nourrit autant d’associations libres qu’elle reste marquée par sa préoccupation formelle et explicite. *Personarum* part d’un principe d’une logique implacable – celui d’une personne aisément reconnaissable, bien qu’elle soit recouverte par d’autres personnes. *Personarum* est en fait le génitif pluriel latin de « personne ». De nouveau, semble-t-il, nous avons affaire à un sommaire : un sommaire de personnes. Il est évident qu’il ne s’agit pas de personnes quelconques, mais de personnes très proches de leur créateur et en constituent même des autoportraits. S’il est un élément qui traverse l’œuvre de Roth comme un fil rouge, c’est celui de l’autoportrait. Se questionner sur soi revient chez lui à se questionner sur le monde – et sur son identité, comme le démontre déjà la manière dont Roth écrit son nom patronymique : diter rot, Diter Rot, Dieter Rot, Dieter Roth, Dieterich Roth ou Karl-Dietrich Roth, ou encore celle dont il détourne celui-ci : DRIT – EROT ET DIT – ERROR. Derrière *Personarum*, on peut également supposer de tels jeux identitaires. Seules deux feuilles portent des titres non dénués d’ambiguïté. L’une s’intitule *Souffleur*, et fait penser à une évocation grossièrement grivoise – ou à un orchestre de cuivre composé d’un unique musicien interprétant une cacophonie ? L’autre feuille s’intitule *La Tour/Lapin*. Elle renvoie à d’autres ensembles d’œuvres de Roth – des tours composées avec des autoportraits en chocolat – et aux lapins de Dürer que l’artiste a moulés dans du fumier.

Roth est et reste un provocateur intelligent. ■

Konrad Tobler est critique d’art et d’architecture pour les publications *Tages-Anzeiger*, *Der Bund*, *Kunstbulletin* et *Kunstzeitung*.



Dieter Roth, *Surtsey*, 1973–1974, hyalographie sur papier, sur carton, 49 x 69 cm

Biographie

Dieter Roth est né le 21 avril 1930 à Hanovre et mort le 5 juin 1998 à Bâle. Fils d’un père allemand et d’une mère suisse, il fuit l’Allemagne nazie pour se réfugier en Suisse. Étudiant en graphisme, il s’intéresse aussi au design d’avant-garde et à la poésie. Globe-trotter, il s’installe successivement à Copenhague, à Reykjavik où il rencontrera sa femme, puis à Bâle. Il enseigne à Londres et à Providence (États-Unis) où il s’invente à chaque fois une nouvelle identité. Sa première exposition personnelle a lieu à la galerie Arthur Köpcke de Copenhague en 1960. Son impressionnante production artistique lui vaudra de nombreux prix et des expositions à travers l’Europe et les États-Unis. En 1997, une importante rétrospective de son travail est organisée à Marseille. Il meurt l’année suivante dans son atelier à Bâle. La fondation Dieter Roth a été créée à Hambourg du vivant de l’artiste. Le Roth Estate est géré par la galerie Hauser & Wirth de Zurich.



Dieter Roth, *Personarum*, 1980, crayon sur papier, 29,7 x 21 cm chacun

Le sens du miracle

Immersion dans la collaboration entre le cinéaste Peter Mettler et le musicien Fred Frith et leur relation avec le collectionneur Andreas Züst.

— Par Peter Weber

● PERFORMANCE CINÉMA / MUSIQUE

MERCREDI 30 ET
JEUDI 31.05.12 / 20 H
Peter Mettler & Fred Frith
« Meteorologies »

Biographie

Le réalisateur Peter Mettler et le musicien Fred Frith ont développé des projets en commun mêlant images projetées et musique improvisée depuis leur première rencontre sur scène à l'Exposition Nationale Suisse de 2002, réalisée à partir des images du film *Gambling, Gods and LSD*. Le duo s'est notamment produit au Festival de musique improvisée de Zurich en 2008, au Festival VideoEx à Zurich en 2009 et jouera à la Cinémathèque québécoise à Montréal en mai 2012 dans le cadre d'une rétrospective de Mettler. La performance *Meteorologies* est spécialement conçue pour le CCS en écho à l'exposition « Météorologies mentales ». C'est une coproduction du Centre culturel suisse Paris et de Swissnex San Francisco.

■ Le couple de météorologues

« J'ai rencontré un homme à un dîner qui adore observer le ciel. Il a passé autant de temps à observer le ciel que moi à pointer des caméras et des microphones en direction du monde. » Voici comment Peter Mettler introduit Andreas Züst dans son film *Picture of Light* en 1993. Züst était producteur et conseiller scientifique de Nordlicht Film et c'est là qu'on le trouve toujours : l'homme des glaces libre, l'homme du ciel.

Le couple d'aviateurs

Mettler et Frith sont des aviateurs passionnés. Des poissons pilotes. Ce qui compte pour eux, c'est la phase de vol, la régulation de vol. La question des aéroports, le cargo, le fret les préoccupe depuis toujours. Des questions de peau aussi : où commence le corps ? Où finit l'électronique ? Le destin des poissons pilotes : la préfiguration. En 2001, j'ai rencontré Frith et Mettler pour la première fois au vieil hôtel Alpenhof en Appenzell, à 1 100 m d'altitude, lors du tournage du film de Mettler *Gambling, Gods and LSD*. Frith, bardé de câbles et d'instruments, s'était installé dans le salon panoramique devant son écran. Au-dessus de lui se trouvait, dans l'ancien appartement du propriétaire de l'hôtel, la table de montage ou le cockpit de Mettler. À cette époque, les ordinateurs avaient la taille d'un bloc-moteur et étaient recouverts de housses en plastique (on craignait des fuites d'eau d'une toiture défaillante).

La même année aussi, les premières collaborations du duo Mettler-Frith avaient lieu en Suisse : Mettler développait sa table de mixage et faisait défiler des bandes vidéo dans cinq caméras, des moniteurs amovibles servant d'écran de contrôle. Il fusionnait des versions

brutes de ses films (tournés au Canada, aux États-Unis, en Suisse et en Inde). Frith, un professionnel de l'analogique, les doigts dans les cordes, les pieds sur les pédales, s'y faufilait avec aisance.

Toronto – Suisse orientale

Le travail de Mettler excelle dans les points de fusion – fruit de son travail pendant des années à la table de mixage et de son besoin d'improviser avec des images. Son attrait pour l'imprévu. Après la sortie de *Gambling, Gods and LSD*, Mettler pousse encore plus loin ses systèmes de mixage et crée deux studios, l'un en Suisse, l'autre au Canada. Le matériel informatique reste sur place, les logiciels voyagent, ce qui crée un mouvement pendulaire avec une logistique coûteuse. Je me souviens d'une session image-son dans sa maison à Toronto en 2008. Tous les instruments fonctionnent. Le système s'appelle maintenant Mixxa.

Mettler a participé à sa mise au point – poisson pilote qui nage dans des fluides qui n'ont pas encore d'appellation. Il y a vingt ans, il a installé ses studios en Suisse orientale, au-dessus de la limite de brouillard, à quelque 800 m d'altitude. À cette époque, il vit chez Züst dans l'Oberland zurichois (où, après de longues années de travail, il termine son dernier film *The End of Time*).

Trio avec un absent

Andreas Züst décède l'été 2000, à 53 ans, des suites d'un infarctus. Il laisse derrière lui une maison pleine à craquer, agencée par un collectionneur éclectique. Remplie du jardin au grenier. Voici la formule qui colle au plus près à l'étendue des intérêts de Züst.

« Un poisson empaillé était suspendu à un fil »

Il faudrait s'imaginer un jardin ouvert vers le bas – jardin signifiant plus largement flore, faune, terre, sous-terrain. Et grenier ouvert sur l'en-haut signifiant bibliothèque polaire, apparitions crépusculaires, production solaire, nuages, étreintes galactiques. Bref, ce sont, en quelque sorte, les choses qui regardent celui qui s'intéresse à tout. Ce dont je garde le souvenir le plus fort, ce sont les accumulations autour de la collection. Trivia : points de convergence de trois itinéraires. Varia : accessoires, mélanges, connaissances polychromes.

Les lignes de vie ordinaires, qui démarraient au jardin, avec les fleurs, les bonnes et mauvaises herbes, s'incrustaient dans celles de l'érudition. Des œuvres d'art jouxtaient des ustensiles de jardin, des bandes dessinées se trouvaient à côté de romans et d'ouvrages scientifiques, avec une prédilection pour la météorologie, la glaciologie, la climatologie, la mycologie. Quelques paquets de cigarettes mentholées illustrés par des images d'ours polaires étaient rangés à côté d'ouvrages rares sur les régions polaires. Une corne de narval reposait à côté de l'échelle menant au lit en mezzanine, sous le faitage. Un poisson-ballon empaillé était suspendu à un fil. Un objet, rapporté d'un voyage dans l'espace, attirait tout particulièrement les écrivains, les artistes, les cinéastes ou les musiciens qui venaient se retirer chez Züst : la petite météorite en fer. Ce n'est qu'en la soulevant, qu'on s'apercevait qu'elle pesait très lourd. Après avoir filé à travers l'espace, elle atterrissait sur ce bureau et, comme presse-papier, ne cessait d'interroger la mesure et la densité de toute chose.

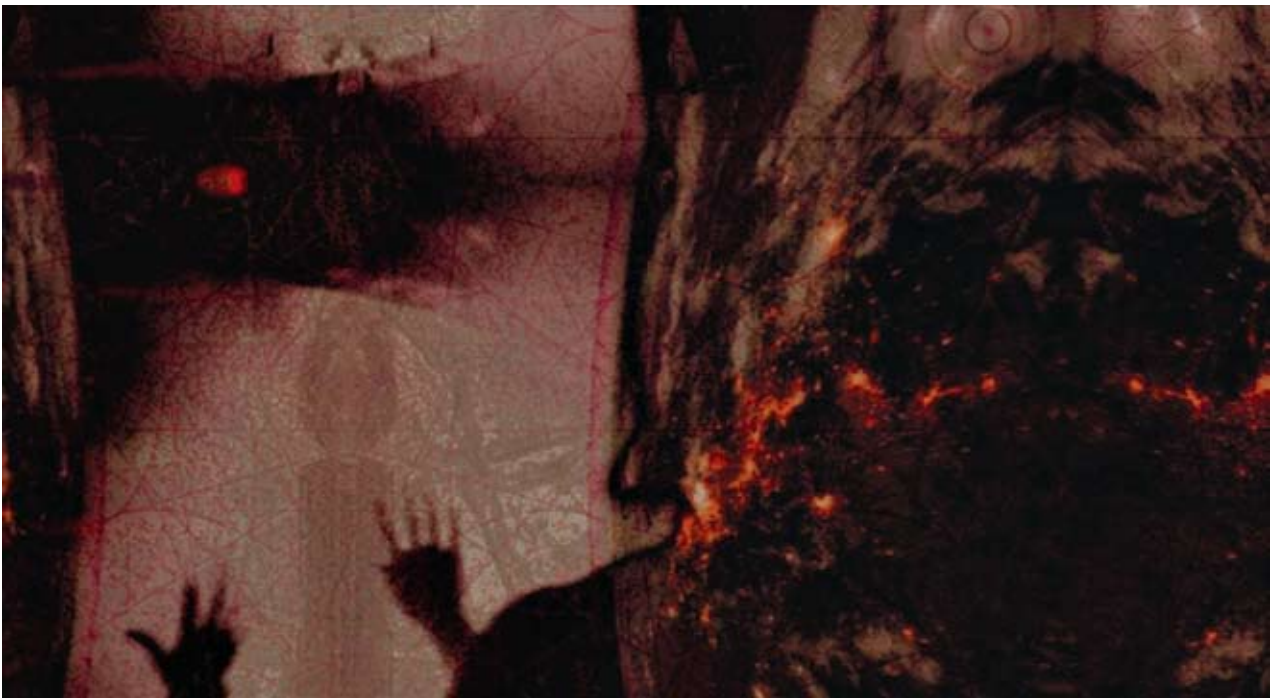
Champignons

Dans l'épilogue du livre de photographies d'Andreas Züst, *Bekannte Bekannte*, l'artiste David Weiss écrit une belle phrase sur son vieil ami : « Les fleurs préférées d'Andreas Züst sont les champignons ». ■

Peter Weber est un écrivain suisse. Il est l'auteur du livre *Le Faiseur de temps*, 1993, Éditions Zoé.



Fred Frith © Heike Liss



Peter Mettler, extraits du film *The End of Time*, 2012



La façade du nouveau Marin Centre à proximité de Neuchâtel, Suisse. © Thomas Jantscher

Entre maison modulaire et morceau de ville

Installé à Berne, Neuchâtel et Zurich, ce bureau d'architectes s'est imposé en champion du développement durable. Une philosophie qui s'applique à la conception de tout un quartier comme à celle d'une mini-maison en bois. — Par Mireille Descombes

• ARCHITECTURE

MARDI 05.06.12 / 20 H
Bauart

■ Avec son nom solide et rond qui sonne tel un mani-feste, le bureau d'architecture Bauart (littéralement art de construire) se profile depuis plus de vingt ans comme un cas particulier dans le paysage helvétique. Très suisse dans sa façon de marier les langues et les cultures avec des agences à Berne, Neuchâtel et Zurich, il entend, parallèlement à des mandats classiques, se positionner comme une force de proposition dans le monde économique et politique, allant jusqu'à lancer lui-même des

projets notamment en matière d'urbanisme ou de recherche. Employant une soixantaine de collaborateurs, il est aujourd'hui dirigé par six associés, Willi Frei, Stefan Graf, Peter C. Jakob, Yorick Ringelsen, Marco Ryter et Emmanuel Rey. Responsable du bureau neuchâtelois, ce dernier est également, depuis 2010, professeur en architecture durable à l'EPFL (École polytechnique fédérale de Lausanne). Suractif et enthousiaste, ce jeune quadragénaire se réjouit de démontrer aux étudiants qui assistent à ses cours que « loin d'être un frein à la créativité, les questions liées à l'écologie et au respect de l'environnement peuvent enrichir la réflexion et devenir de véritables thèmes architecturaux ». Il est vrai qu'avec les projets de Bauart, il a été, si l'on peut dire, à bonne école.

Écoparc

Dès les années 1990, en effet, le bureau s'impose comme un pionnier en matière d'architecture durable, avec la réalisation de l'Office fédéral de la statistique (OFS), à la gare de Neuchâtel. Érigée le long des voies de chemin de fer, cette très belle construction en verre et métal tout en longueur est l'un des premiers édifices de cette taille (un bâtiment administratif de 700 places) à fonctionner sans climatisation, notamment grâce à la hauteur de l'atrium qui permet de le ventiler naturellement. Construction pilote également en matière de chauffage, elle est dotée d'une toiture solaire dont la chaleur, transmise à une cuve, est réutilisée pour tempérer le bâtiment durant l'hiver. Complété quelques années plus tard par une élégante tour (OFS 2), ce bâtiment plusieurs fois primé devient alors le point de départ d'une opération de grande envergure : la réa-lisation, sur les anciennes friches ferroviaires, d'un nouveau quartier durable. Baptisé Écoparc, ce dernier comprend, outre des bureaux et différents types de logements, un campus flambant neuf regroupant plusieurs hautes écoles.

« À l'époque, personne ne savait encore exactement ce qu'était un quartier durable, se souvient Emmanuel Rey. Nous avons défini une vingtaine de critères et une quarantaine d'indicateurs à partir desquels nous avons élaboré une vision globale. Nous avons ensuite travaillé étape par étape avec les différents propriétaires qui nous ont mandatés pour trouver des investisseurs. Ils s'agissait pour nous d'une grande première. » Respectant scrupuleusement la découpe particulière du plateau de la gare (rectiligne au nord et courbe au sud) tout en libérant des surfaces pour créer un espace public, ce quartier mixte et très dense fonctionne comme un véritable morceau de ville. À l'image des trains stationnés en gare, les bâtiments coulis-sent les uns par rapport aux autres pour offrir des ouvertures diagonales et des échappées sur le paysage environnant. Sans constituer à proprement parler une vraie famille, ils partagent ressemblances et points communs, notamment dans le traitement des géométries ou dans l'utilisation de la transparence, un thème particulièrement cher à Bauart.

Marin Centre

Faire un centre commercial a soulevé d'autres défis. D'autant plus intéressants que l'on fait rarement appel à des architectes pour réaliser ce type de construction. Lauréat du mandat d'études parallèles pour le nouveau Marin Centre (à une dizaine de kilomètres de Neuchâtel), Bauart a réussi à combiner le respect de l'environnement et le souci louable du confort des travailleurs et des usagers. Pour permettre l'accès direct des automobilistes aux commerces, il a proposé de regrouper les places de stationnement dans une batterie de parkings situés le long de la façade. Cette option permettait également de concentrer le bâti sur un minimum d'espace et donc d'aménager un grand parc à proximité, réalisé en partie avec des matériaux excavés. À l'intérieur, pas de dédale de couloirs où le chaland agacé et las finit par se perdre, mais un grand espace central sur lequel

donnent tous les magasins, comme dans une rue marchande classique. Généralement bannie des centres commerciaux, la lumière naturelle est ici à l'honneur pour des raisons de confort, d'ambiance, mais également d'énergie. Et ce souci d'inscrire le bâtiment dans un dialogue avec son environnement se retrouve dans le traitement de la façade, des plaques métalliques noires percées d'innombrables ouvertures.

« Nous avons travaillé sur une enveloppe qui puisse recouvrir l'intégralité du bâtiment, précise Emmanuel Rey. C'est assez rare dans ce type d'objet où, généralement, seul le décor de l'entrée est soigné et le reste plutôt négligé. »

Une mini-maison

Le bureau Bauart ne réalise pas que des projets de grandes dimensions. Il lui arrive aussi de travailler à petite échelle et de façon très expérimentale. En 2000, il s'est ainsi lancé dans une entreprise qui ravira les poètes, les rêveurs et les fauchés : une toute petite maison sur deux étages de 64 m² susceptible d'être construite en une journée et de coûter moins de 76 000 euros. Constituée de deux modules superposés, entièrement fabriquée en usine, elle comprend tout ce qu'il faut pour vivre simplement et pourrait facilement se glisser dans de minuscules parcelles.

« Le pari principal consistait à utiliser le bois de manière contemporaine afin de pouvoir travailler avec un nombre réduit d'éléments. D'où l'idée de n'avoir, pour chacune des façades, qu'une grande fenêtre apportant aux espaces principaux la lumière naturelle », explique Emmanuel Rey.

La maison minimale Option a connu un certain succès. Plus d'une quarantaine ont été construites, qui se trouvent notamment en Allemagne et en Autriche. Pour les architectes de Bauart, ce n'était toutefois qu'un début. Ils travaillent actuellement sur un projet d'immeuble collectif réalisé lui aussi à partir d'éléments modulaires et baptisé Swisswoodhouse. En regroupant les différentes fonctions de l'habitat dans des modules, ils espèrent pouvoir ainsi créer des logements beaucoup plus souples, susceptibles d'évoluer avec les besoins des usagers. Une manière intelligente et pertinente d'aborder le thème de la densification urbaine puisque ces immeubles pourraient plus aisément s'adapter à la taille restreinte et aux contours parfois saugrenus des parcelles restées libres. Les architectes espèrent pouvoir construire bientôt le premier prototype. On attend le résultat avec grande impatience. ■

Mireille Descombes est journaliste culturelle au magazine *L'Hebdo*.



Prototype de la maison Option, installé à Thoun, Suisse. © Andreas Greber



Ochumare. © Tashko Tashëff

L'appétit vient en dansant

Carte blanche au Montreux Jazz Festival, le quartet Ochumare mené par la violoniste cubaine Yilian Canizares pose sa marque dans l'héritage latin du jazz. — Par Arnaud Robert

● MUSIQUE

JEUDI 14.06.12 / 20 H
Ochumare
Carte blanche au Montreux Jazz Festival

■ Ce sont quatre musiciens qui, dans la même semaine, peuvent ravalé un concerto ou une sonatine, prendre au corps un blues de petit matin tordu ou épater une rumba d'école. Ce sont quatre musiciens qui viennent d'Amérique du Sud, des Caraïbes ou d'Europe. Ils ont pris le nom d'un vieux dieu cubain à l'âme fraîche, Ochumare, l'arc-en-ciel, gardien des enfants et du cordon ombilical. À sa manière ludique et savante, ce quartet impose son rythme. Celui d'une sarabande de cultures cumulées et d'espaces conquis.

Il faudrait dresser le portrait d'Yilian Canizares. Une femme qui rit, habillée et munie de robes en mousseline et d'un violon en cordes de crin. Elle a appris dans des conservatoires havanais, puis vénézuéliens, l'art de ne pas défigurer les partitions. Même quand elle chante aujourd'hui, d'une voix d'éphèbe qui aurait tout vécu, sa voix a des patines de musicienne née, des pauses ouvragées. Quelque chose d'impérieux.

Quand elle a décidé, en s'installant en Suisse, de créer un ensemble, elle voulait l'enraciner dans la mémoire créole. Mais ne surtout pas rejouer, une fois de plus, le coup du Buena Vista Social Club. D'antiques chansons qui répondraient trait pour trait à toutes les images faites sur Cuba, sa faconde, ses danses, ses petits verres de rhum blanc dans un café de la vieille ville. Non.

Ochumare est autant new-yorkais que havanais. Il capte l'héritage de la salsa, celui de l'impressionnisme français, des tambours nègres, des âmes sombres. Ils vont traquer l'universel dans le latin. La magie noire dans les Lieders. Leur deuxième album, *Somos Ochumare* prend au latin jazz, aux transes insulaires, aux révolutions swing et à la *clave* capiteuse.

Il y a dans ce groupe un percussionniste dont on ne sait très bien s'il a trafiqué ses origines lausannoises ou s'il est enfant du Sud. Cyril Regamey connaît sur le bout des paumes le ventre des congas, il peut ajuster des batteries américaines et d'illisibles partitions contemporaines. Il est le vis-à-vis d'Yilian Canizares, sa réponse. David Brito rumine une contrebasse aux fondations maritimes. Abel Marcel se place sous les auspices du pianiste américain Bill Evans, mais aussi des pianistes cubains du XIX^e siècle.

Peu à peu, Ochumare construit son destin. Ils ont voyagé en Amérique et dans toute l'Europe. À chaque fois qu'ils se présentent, quelque chose se trame d'inouï. Surtout lorsque Yilian pose son menton abricot sur un violon de compétition. Il y a du chant aussi dans son archet. Rien de plus lyrique, de plus investi, que cet instrument méchant qui exige de son interprète la plus absolue rigueur. Pour se faire une idée rapide, il faudrait écouter «Maramacuncha», un morceau héroïque de leur deuxième album.

La musique cubaine d'aujourd'hui embrasse l'esprit du temps, l'électronique flamboyante, le rock, mais aussi un siècle de ternaire américain. Quand on se rend sur cette île dont on sait à quel point on l'a écartée du monde, on est surpris par l'extrême degré de connexion de ses musiciens. Ils savent tout. Malgré un internet déclinant, des télévisions étrangères bannies et des permis de voyage délivrés au compte-gouttes. C'est comme si, quoi qu'il arrive, Cuba était vissée au monde. Ochumare porte cela. Un appétit démesuré. Une dose de mystique joueuse. Le sens des messes païennes et des déjeuners mondains. «Maramacuncha» mêle le *tres*, le luth historique, aux instincts de Manhattan. Une espèce de poursuite du son juste au-delà des styles. Précisément comme Chucho Valdés, le patriarche de la modernité havanaise, l'a initié il y a presque cinquante ans. Ochumare a choisi d'enregistrer à La Havane, ils voulaient un souffle, une rugosité. Ne pas rejouer, mais inventer encore. Force est de constater qu'après avoir écouté dix fois leurs souvenirs de campagne, on en redemande. Comme si rien ne pouvait épuiser leur musicalité rouée. ■

Arnaud Robert est journaliste, réalisateur et auteur. Il collabore régulièrement avec *Le Temps* et la RTS.







Burhan Öçal. © Michel Comte

Les mondes face à face

Le percussionniste Burhan Öçal et le pianiste Alexey Botvinov s’attaquent à Bach. Une histoire de ponts. — Par Arnaud Robert

MUSIQUE

MARDI 19.06.12 / 20 H

Burhan Öçal

& Alexey Botvinov

« Goldberg Reloaded »

Carte blanche au Montreux Jazz Festival

■ Attention, choc de titans. Burhan Öçal a fait profession des duels sommitaux, des catches sur le vif et des rencontres de l’impossible. Lorsqu’il débarque en Suisse – il y a trop longtemps pour se souvenir de la date exacte – depuis sa Turquie natale, il n’est qu’un des meilleurs percussionnistes de sa génération. La plupart s’en seraient contentés. Lui dépasse sa condition. Il aurait pu jouer ottoman, il joue global. Et lorsqu’il croise le fer avec un soliste surdoué, le pianiste d’Odessa Alexey Botvinov, il s’amuse à débroussailler *Les Variations Goldberg*, miner encore la logique soufie et pratiquer ce qui se fait par nécessité en musique : brutaliser et titiller les tabous.

Burhan Öçal pose sur des photos de mafieux à lunettes, fine moustache noire, on ne sait trop bien s’il s’agit d’un acteur en goguette ou d’un affairé en vacances. Il a d’ailleurs joué dans tout un tas de films, sorte d’Omar Sharif byzantin au charme obscur. Il a été photographié pour des publicités majeures sur le continent américain et donne volontiers son physique alors que tout, chez lui, se trame dans les mains. Depuis des décennies, il ajuste des sets de tambours, de gongs et de jarres, tape partout avec une science du fracas qui fait de ses rythmes des symphonies.

Öçal a ferrailé avec Jamaaladeen Tacuma, un prodige de bassiste, en des rondos impavides. Il a intégré l’ultime formation du clavier Joe Zawinul, une espèce de Babel contemporaine où les traditions se frottaient avec la vigueur des glaciers sur la roche. Il a inventé un Istanbul Oriental Ensemble, revisité la contribution des trente-six sultans du Bosphore, marié sa geste à celle de Maria João Pires, du compositeur George Gruntz ou de Sting. Il faut avoir visité la Turquie pour saisir cette gourmandise. La haute culture mystique, le classicisme oriental, les DJs de nuit profonde perdus entre deux continents.

Ce percussionniste, une partie de l’année installé à Zurich, laisse un morceau de lui-même dans tous les territoires traversés. La rencontre avec Alexey Botvinov paraissait évidente. Pas seulement parce que lui aussi a choisi la Suisse. En Ukraine, puis à Moscou, le pianiste a découvert l’art du toucher pesé. Il a remporté tout un tas de concours internationaux dont chacun aurait suffi à un virtuose. Il y a vingt ans, Botvinov saisisait le *Concerto pour piano n° 1* de Tchaïkovski pour l’ouverture de la saison à la Tonhalle de Zurich. Déjà, son incroyable sens de l’articulation, son imparable expressivité faisait de lui une sorte de monstre aux ambitions sans fond.

Il allait alors sur des pentes déjà arpentées et presque infréquentables : *Les Variations Goldberg*. Bach en majesté. L’aura effrayante de Glenn Gould sur son tabouret de trapeur. Botvinov s’accrochait. Confrontait ces pièces d’une parfaite économie à des danseurs, des passants, des publics qui n’en revenaient pas. Alors oui, les deux devaient se croiser. Le Turc cosmique aux peaux tendues. L’Ukrainien aux défis outranciers. Le Montreux Jazz Festival, selon une jolie tradition locale, raffole de ce type d’instantanés où l’on ignore s’il s’agit de classique, de jazz, de style ou d’ardeur. Il invite donc, pour sa Carte blanche au Centre culturel suisse, ces deux mutins.

Ensemble, ils fabriquent un répertoire musical nommé « Goldberg Reloaded », presque le titre d’un film de science-fiction tant la démarche fait bouger les planètes. Il faut voir au moins une fois, même lorsque l’on n’est pas convaincu par la nécessité de nettoyer les murs de Bach, cette drôle de machinerie où un percussionniste chasse la part chorégraphiée du cantor de Leipzig. On lui avait tout fait subir, à Bach. Sa revisite en terres africaines. Les réarrangements jazzés de Jacques Loussier... On se disait alors que de nouveaux outrages seraient malvenus.

Mais il y a autant chez Öçal que chez Botvinov un respect du matériau, un refus de la facilité et une sorte de précaution dans la révolution qui touche particulièrement. C’est Bach l’improvisateur. Le mondialisé. Le chercheur. Pas celui des poussières et des respects. Mais celui de l’invention permanente et du doute inquisiteur. Öçal regarde ce pianiste nourri d’un vieux savoir et se dit, à chaque coup porté, que lui aussi provient d’une civilisation immémoriale. Bach est leur pont. ■

Arnaud Robert est journaliste, réalisateur et auteur. Il collabore régulièrement avec *Le Temps* et la RTS.

Andrea Heller

Sans titre, 2011, encre et aquarelle sur papier, 31 x 23 cm

Schneegrenze (La limite de la neige), 2011, aquarelle sur papier, 150 x 203 cm

Sans titre, 2011, aquarelle sur papier, 31 x 23 cm

© photo : Martin Stollenwerk

Acteurs en puissance

Originaire de Caen, en Suisse depuis 1998, Christian Geffroy Schlittler propose avec *Utopie 2* un spectacle impressionniste où des figures de la révolution soviétique se heurtent aux encombrements de leur pensée.

— Par Marie-Pierre Genecand

● THÉÂTRE

22 – 25.05.12 / 20 H

Christian Geffroy Schlittler
Agence Louis-François Pinagot
« Utopie 2 »

■ « Je ne prends rien au sérieux, surtout pas le théâtre. » Christian Geffroy Schlittler est un facétieux. Un facétieux fin, sans cynisme, dont les yeux rieurs semblent toujours dire: « Attention, ce que l'on voit, ce que l'on vit n'est qu'une partie de la réalité! » Derrière sa barbe de révolutionnaire – il joue dans *Utopie 2* –, il invite à la distance douce, à la dédramatisation sereine, et ses spectacles, basés sur le plaisir palpable de l'interprétation, racontent aussi cette vision confiante, augmentée de la réalité. Qu'il travaille sur des extraits de Molière, Strindberg, Tchekhov dans *Pour la libération des grands classiques*, sur l'héritage des figures mythiques de la Suisse dans *Les Helvètes* ou sur la rencontre encombrée d'idéologies entre Meyerhold, Maïakovski et Erdmann dans *Utopie 2*, Christian Geffroy Schlittler suit toujours le même processus: il fait de ses acteurs des auteurs tout-puissants et construit avec eux des fresques impressionnistes, parfois erratiques, où la poésie et l'humour naissent de l'absurde. Réellement émouvant.

On rencontre l'artiste au buffet de la gare de Lausanne, ville dans laquelle il s'est installé après avoir vécu à Genève et à Bâle. Face à ce créateur qui mise sur la créativité de ses interprètes et l'audace du public, une idée s'impose: plutôt qu'un portrait linéaire de ce fils de contremaître que rien ne prédestinait à la scène, l'intéressé se raconte en réagissant à des mots, des concepts, de théâtre essentiellement, mais pas seulement. Paroles en liberté.

L'utopie

« Pour moi, l'utopie est encore incarnée par la révolution communiste de 1917. Quand on était adolescents

et jeunes adultes, le bloc de l'Est existait encore. On a vu son déclin, sa fin, et le tout a constitué le véritable événement de notre existence. Avec *Utopie 2*, j'avais envie de mettre en scène le fait que ces grandes idées sont à la fois très proches de nous dans ce principe d'égalité et à la fois très loin de nous dans les dictatures qu'elles ont entraînées en Russie et en Chine. Ce que le spectacle montre, c'est que Meyerhold avait déjà une manière de penser totalitaire.

Son principe de biomécanique où tout le monde applique la même gestuelle, comme la taylorisation du travail, empêche l'épanouissement de l'individu qui seul peut garantir la libre-pensée. D'où son opposition sur scène avec le poète Maïakovski qui, à l'inverse, a développé l'idée de *l'égofuturisme*, une doctrine qui préconise de suivre son moi profond. Entre les deux, Nikolaï Erdmann, habillé en costume des années 1970, incarne l'antihéros contemporain. Issu d'un monde bourgeois, il est fasciné par le collectif. »

Les grands classiques

« La question est: pourquoi sont-ils restés et surtout qu'ont-ils légué? Je retrouve Molière par exemple chez Bacri-Jaoui dans cette manière de pointer des clivages sociaux avec des comédies. L'entrepreneur du *Goût des autres*, c'est *Le Bourgeois gentilhomme*. C'est le genre de filiation qui m'intéresse. Par contre, je ne vois pas pourquoi

Molière est enseigné à l'école. Pour moi, ce sont des textes à jouer, pas à étudier, en tout cas pas de manière scolaire. L'an prochain, je vais monter *Dom Juan* non par devoir de mémoire, mais pour ce qui se joue dans le texte. En règle générale, je prends le patrimoine de façon ironique, je déjoue le côté sérieux, je le retourne à ma manière.

J'aime bien l'idée de se servir à volonté à l'intérieur! En même temps, je ne l'évacue pas: quand on se balade dans une ville, il y a des bâtiments, quand on se balade dans le théâtre, il y a une histoire.



Utopie d'une mise en scène, Théâtre Saint-Gervais, Genève, 2009. © Isabelle Meister

Un point encore. En regardant ce patrimoine, on s'aperçoit que les enjeux esthétiques ont toujours rejoint les enjeux politiques. *La Mouette* de Tchekhov parle du théâtre, mais c'est aussi la pièce qui annonce la modernité. Ainsi le théâtre peut parler du théâtre sans être nombriliste. »

La Suisse

« Quand j'y suis arrivé en 1998, c'était le Moyen Âge théâtral! Les comédiens jouaient de manière illustrative, le paysage était étroit. En quinze ans, grâce essentiellement aux danseurs, le théâtre s'est renouvelé de manière fulgurante. Auparavant, à Caen, j'avais collaboré pendant cinq ans avec le Théâtre de l'Astrakan qui travaillait sur le corps et se situait entre le Théâtre du Radeau de François Tanguy et Pina Bausch. Mon école est plus une école du mouvement que du texte, même si j'ai étudié l'histoire à l'université de Caen. »

Le récit

« Au théâtre, je n'aime pas les histoires. Quand on me raconte une histoire avec force lyrisme et sentiment, j'ai toujours l'impression qu'on me prend pour un idiot. Je fuis donc les récits linéaires, mais j'aime beaucoup les personnages. D'où ma passion pour le théâtre de la compagnie flamande tg STAN. Leurs comédiens sont exactement où je souhaite placer mes acteurs: à la fois en lien avec le public, dans un rapport de connivence amusée, et à la fois totalement sincères dans la défense de leur personnage. »

Le plaisir, le jeu

« Mes acteurs ont l'obligation d'avoir du plaisir sur scène! Je les invite à être emplis d'eux-mêmes, tout-puissants, extrêmement sûrs de leur bon droit et de leur légitimité. Je trouve sublime quand un acteur fait un geste qui n'appartient qu'à lui. Voilà pourquoi j'inclus les comédiens dans le travail de recherche et qu'on avance par improvisations.

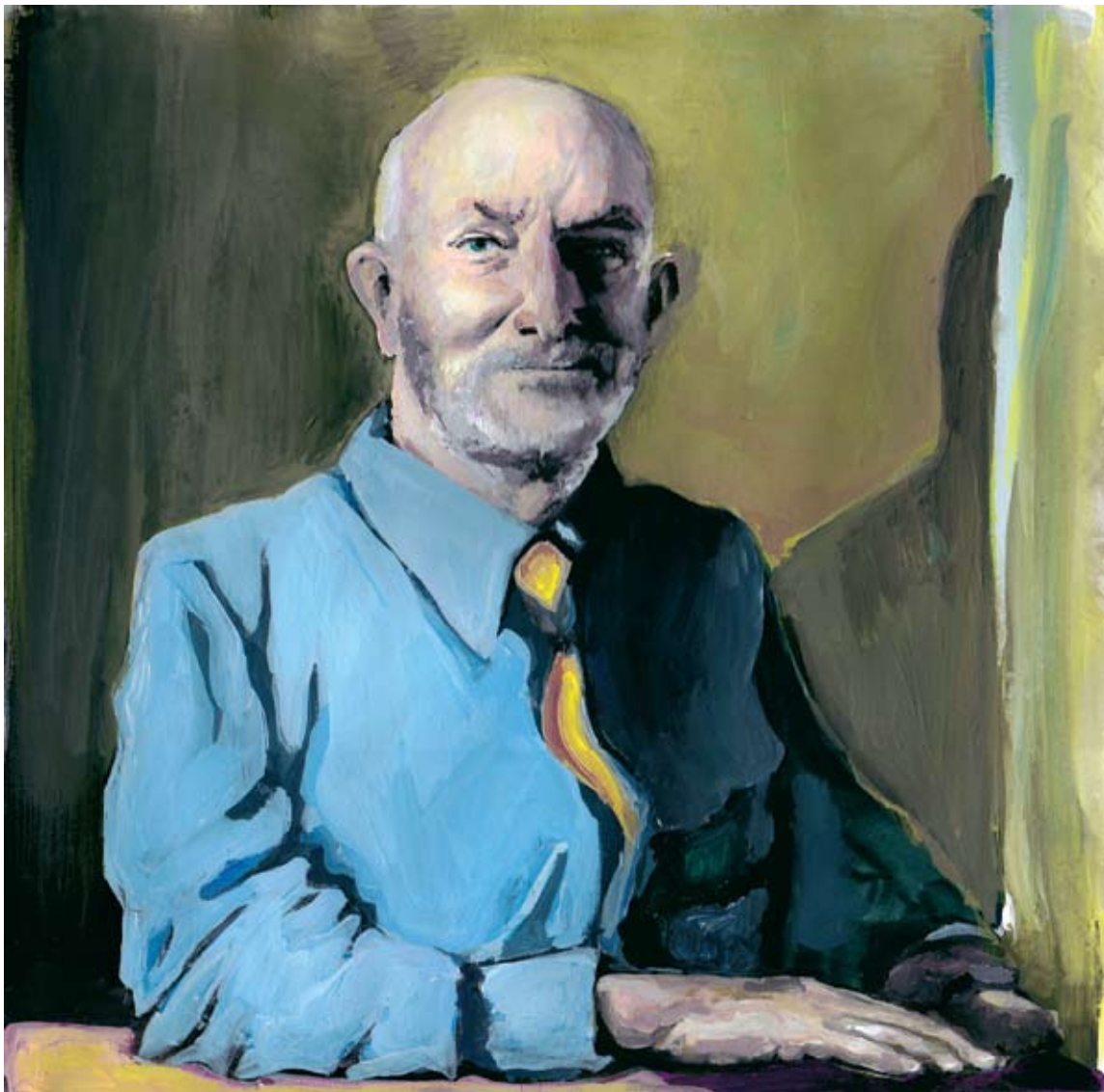
Dans cette idée de plaisir, je proscriis le jeu qui implique une idée de sacrifice avec épuisement physique et moral des comédiens, ainsi que le jeu hyperréaliste qui ne fonctionne pas au théâtre. Au cinéma, je gobe n'importe quelle fiction, au théâtre, par la simple présence physique des comédiens face au public, la fiction totale me paraît impossible et infantilisante. Le sommet de l'insulte à l'intelligence qui a sévi en France pendant vingt ans, c'est l'acteur koltésien, complètement exalté, en transe... Les seuls qui peuvent se permettre l'identification sans sombrer dans le ridicule à mes yeux sont les acteurs allemands de Thomas Ostermeier ou de Frank Castorf, ou encore les acteurs polonais de Krzysztof Warlikowski. Ils ont une force physique et surtout une technique qui rendent l'illusion crédible. »

Le théâtre politique

« Je n'ai pas le souvenir d'un théâtre politique qui soit réussi, à part peut-être *Rwanda 94* du Groupov. Je crois que si on a vraiment quelque chose à dire sur le monde actuel, il faut écrire un livre ou faire du documentaire. Le théâtre politique est limité par la fable brechtienne, dialectique, face à laquelle je me pose la question de l'art. Dans *Utopie 2*, l'encombrement du plateau évoque celui des esprits des protagonistes. Si ce spectacle est politique, et il l'est dans son sujet, c'est dans l'espace qui est laissé entre les phrases et les phases de jeu, un espace qui peut, mais qui ne doit pas être investi par une réflexion politique. Comme je ne veux pas d'un théâtre militant avec de vieux habits néoclassiques, je privilégie une attitude esthétique, une façon de représenter, de jouer et d'être ensemble avec les spectateurs. Ce n'est pas un esthétisme pour lui-même, mais une manière d'être au monde et d'entreprendre une action même symbolique dans le monde. La démarche esthétique est pour moi essentiellement politique. » ■

Marie-Pierre Genecand est critique de théâtre et de danse pour *Le Temps* et la RTS. Elle collabore également au magazine culturel d'Espace 2.





© Anne-Sophie Estoppey

Philippe Nordmann : l'art a un prix

Longtemps à la tête de la Fondation Mamco, l'ancien président de la holding Maus Frères, aujourd'hui à la retraite, est un collectionneur éclectique. C'est aussi le fondateur du prix Manor, qui fête ses trente ans cette année. — Par Samuel Schellenberg

■ Certains sont discrets par timidité. D'autres le sont par modestie et par tradition familiale. Philippe Nordmann, qui apparaît très rarement dans les médias, entre dans la seconde catégorie : « Il est vif, souvent très drôle et spirituel. C'est un personnage étonnant », dit de lui Christian Bernard, directeur du Mamco, à Genève. En d'autres mots, il n'a rien d'un introverti, au contraire : à la retraite depuis 2000, c'est un hyperactif – bonne chance pour décrocher un rendez-vous avec lui sans patienter une semaine. C'est que l'ancien président de la holding Maus Frères passe ses journées à se consacrer aux autres. Et à l'art.

La contraction des premières lettres de son patronyme et de celui de la famille Maus donne Manor, nom dès les années 1990 des anciens grands magasins Placette, Rheinbrücke ou Innovazione, de même que d'un prix d'art très apprécié, qui fête cette année ses trente ans – une grande exposition anniversaire sera organisée en

septembre au Kunsthaus d'Aarau. Un bel âge, mais la récompense n'en reste pas moins cinquante ans plus jeune que son fondateur, Philippe Nordmann, entré de plain-pied dans l'année de ses 80 ans.

« À l'époque, nos magasins sponsorisaient volontiers le sport, mais pas la culture, se souvient le Genevois. C'est pour ça que j'ai décidé de fonder ce prix en 1982. » Destiné aux artistes de moins de 40 ans, il est décerné de manière biennale dans douze villes dotées d'un grand magasin Manor. Chaque lauréat reçoit 12 000 euros, a la possibilité d'exposer dans une grande institution locale et se voit acheter une pièce par la société Manor de la ville concernée. « Mais à cause de plusieurs directeurs intéressés par le football plutôt que par l'art, nombre d'œuvres sont envoyées à notre centrale d'achat de Bâle ou au siège de la holding Maus Frères à Genève. »

C'est là que nous reçoit Philippe Nordmann, au cinquième étage du magasin de la rue Cornavin, d'où sont gérées les enseignes du groupe, avec leur chiffre d'affaires annuel de plusieurs milliards. Les murs des couloirs et des bureaux sont décorés d'une centaine d'œuvres issues du prix – on reconnaît une toile à formes concentriques noires et blanches signée Philippe Decrauzat (prix Manor Vaud en 2002), la peinture *Cherche sujet*

désespérément en quatre langues de Christian-Robert Tissot (Genève, 1997), un bord d'eau abstrait photographié par Stefan Banz (Lucerne, 2001), ou une ardoise peinte en jaune de Laurent Hubert (Vaud, 1989). Toutes les pièces ont leur notice explicative. « Tiens, non, celle-ci n'en a pas », s'étonne le quasi-octogénaire devant une peinture abstraite. Ça ne devrait pas tarder à changer.

Au même titre qu'il prend plaisir à montrer ces œuvres et à les raconter, Philippe Nordmann aime que les artistes lui envoient le carton de leur nouvelle exposition, voire passent lui dire bonjour. « Et lorsque je voyage à l'étranger et que je me rends dans un grand musée, je suis toujours ravi de tomber sur des artistes qui avaient reçu le prix Manor. J'en déduis que nous avons bien fait notre sélection. » « Nous », car jusqu'à récemment, Philippe Nordmann participait à tous les jurys, accompagné de Chantal Prod'Hom, la directrice du Mudac de Lausanne, et de jurés locaux – un expert d'art, un artiste et un historien de l'art.

Chantal Prod'Hom, justement, ne tarit pas d'éloges à propos de Philippe Nordmann : « C'est quelqu'un de très engagé et de très généreux. Vous n'imaginez pas tout ce temps qu'il offre à d'autres par le biais de ses occupations, alors qu'il pourrait simplement jouer au golf ! » Plusieurs dirigeants de Maus Frères promènent en effet leurs caddies sur les pelouses du luxueux dix-huit trous de Coligny. Le retraité, lui, préfère rendre visite à un prisonnier, qu'il suit sur le long terme, de son jugement à son éventuel déplacement en pénitencier. Il lui arrive de faire de même avec des « protégés » de l'asile psychiatrique. En fin de rencontre, alors que nous avons largement dépassé l'heure d'interview convenue, le mobile de Philippe Nordmann sonne : « C'était Mohammed, explique-t-il en rattachant. Je lui ai rendu visite en prison et il est sorti la semaine dernière. Il n'a pas le sou : je l'invite à manger un steak tout à l'heure. »

Les affaires familiales plutôt que la mode

Philippe Nordmann est également président de la fondation Philias, qui promeut la responsabilité sociale des entreprises. Par ailleurs, le bienfaiteur, de confession juive, préside un village d'enfants défavorisés en Israël, et a fondé l'organisation Dream Doctors avec ses quatre-vingts clowns qui font rire des enfants dans vingt-deux hôpitaux israéliens. Enfin, il s'est engagé dès 1982 dans la lutte contre le sida, par exemple en fondant un mini-hôpital à Conches appelé La Maison.

Son enfance, Philippe Nordmann la résume en trois mots : « gosse de riches ». Avec, en bout d'adolescence, une frustration : alors qu'il rêvait d'aller étudier les lettres à Aix-en-Provence, un baccalauréat littéraire en poche, son père l'oblige à choisir entre des études en sciences économiques et un apprentissage. Il tranchera pour la seconde option, à l'Innovazione de Lugano, avant une initiation à la couture et à la mode à Milan, plus tard complétée par une formation de couturier à Zurich. « Aux yeux de mes parents, tout ça n'était pas très sérieux. » Et c'est donc un « ouf » de soulagement qui accueille son entrée dans les affaires familiales : Philippe et son frère Gérard seront la troisième génération – sur quatre à ce jour – à gérer l'entreprise fondée en 1902 par le détaillant Léon Nordmann et ses amis marchands en gros Ernest et Henri Maus.

Ce n'était peut-être pas sa vocation première, mais ça ne l'a pas empêché d'exercer son métier avec engagement. Chantal Prod'Hom a pu le constater lors de leurs nombreux voyages aux quatre coins du pays pour les jurys du prix Manor. Des déplacements qui impliquaient toujours une petite visite au magasin Manor local. « On fonçait jusqu'au dernier étage via les escalators, avant

de redescendre. Philippe me faisait la liste très précise de toutes les choses qui n'allaient pas, dans une logique commerciale – des incohérences que je n'aurais jamais remarquées. Le jeu était aussi de voir combien de temps mettait le directeur du magasin pour nous repérer ! » En général, il surgissait au 3^e étage.

Savoir reconnaître (ou non) une œuvre d'art

L'art était une tradition du côté de la mère comme du père de Philippe Nordmann : ses grands-parents maternels collectionnaient de la peinture et du mobilier du XVII^e siècle ; alors que son père s'intéressait plutôt à l'art moderne – il a dû se séparer d'un ensemble de peintures du XVII^e et XVIII^e siècle pour avoir les moyens de sa passion. Un éclectisme que Philippe Nordmann a exacerbé : il collectionne depuis longtemps des pièces de forme en porcelaine, de même que de l'archéologie chinoise, japonaise, gréco-romaine, égyptienne et précolombienne. Mais aussi de l'art moderne et contemporain. « On retrouve sa grande curiosité et ses élans du cœur dans ses choix artistiques, estime Chantal Prod'Hom. Sa collection fait de grands écarts, mais elle est d'une cohérence absolue, toutes ses œuvres font sens. » « C'est une très belle collection, avec un intérêt pour des formes artistiques qui ne sont pas circonscrites à un territoire ou à une époque », abonde Christian

Bernard. Les goûts variés du propriétaire s'expriment aussi dans son bureau au sein de la holding, avec sa vue imprenable sur la rade et son jardin zen sur la terrasse : on y trouve des statuettes chinoises, plusieurs sculptures contemporaines de David Smith ou une tunique de Daniel Spoerri. Sur le bureau, trône une photo de sa fille, créatrice de spas, alors que son fils, écrivain, plasticien et homme de théâtre, est présent par le biais de plusieurs œuvres abstraites au mur.

Le grand paradoxe du fondateur du prix Manor, auquel plus de cent vingt artistes suisses doivent au minimum une expo – et au mieux une carrière internationale –, c'est qu'il affirme ne pas spécialement aimer l'art contemporain. En partie pour de mauvaises raisons, pourrait-on dire, notamment lorsqu'il explique qu'il n'a « pas suffisamment de culture pour prétendre connaître cet art ». Une réserve qui ne l'a pas empêché d'être durant de nombreuses années président de la fondation Mamco, de laquelle il est aujourd'hui vice-président. « Mais pour tout vous dire, je ne crois pas qu'ils m'ont proposé le poste pour mes beaux yeux, si vous voyez ce que je veux dire », s'amuse le généreux mécène.

Pour illustrer sa prétendue méconnaissance des formes d'art contemporaines, Philippe Nordmann prend plaisir à évoquer cette anecdote, qui date du jour de l'ouverture officielle du Mamco en 1994 : alors qu'il effectuait son dernier tour d'inspection des salles, juste avant l'arrivée des autorités politiques, il voit traîner un balai et une pelle et les emporte illico dans le bureau du directeur Christian Bernard. « Il a poussé des cris : c'était l'installation d'un artiste ! » Durant les premières années du musée, Philippe Nordmann met aussi les pieds dans le plat en regrettant ouvertement l'absence d'expositions capables de drainer un public aussi nombreux qu'à la Fondation Gianadda de Martigny, par exemple. « Christian Bernard en a presque fait un infarctus. Mais j'ai largement changé d'avis depuis : je suis très content que le musée tienne sa ligne, grâce à son directeur. Et qu'à notre grande joie, il soit visité par des personnes du monde entier. » La discrétion, Philippe Nordmann le prouve, n'empêche pas quelques élans de fierté. ■

Historien de l'art, Samuel Schellenberg est co-rédacteur en chef du *Courrier*, Genève.

Philippe Nordmann en quelques dates

1932 : Naissance de Philippe Nordmann à Genève.

1952 : Reprise des affaires familiales avec son frère Gérard. Philippe Nordmann deviendra président de la holding Maus Frères, qui possède Manor, Athleticum, Jumbo ou Gant et qui a des participations majoritaires dans Devanlay (textiles Lacoste), Aigle ou Parashop.

1954 : Formation de couturier à Zurich, après une initiation à la mode à Milan.

1982 : Création du prix Manor.

1994 : Ouverture du Mamco à Genève, dont Philippe Nordmann est le président de la fondation.

2000 : Départ à la retraite, intensification de l'activité philanthropique du mécène.

Portrait de Philippe Nordmann commandé à Anne-Sophie Estoppey, artiste née en 1987, vit à Montreux. Lauréate du prix Kiefer Hablitzel en 2011.

L'actualité culturelle suisse en France / Scènes



© Gregory Batardon

PINA JACKSON IN MERCEMORIAM
Foofwa d'Imobilité

La coïncidence n'a échappé à aucun *aficionado* de la danse : le même été, l'été 2009, ont disparu trois figures chorégraphiques de renom international. Michael Jackson, le « King of the pop » et son *moonwalk* légendaire, Pina Bausch, créatrice de la danse-théâtre, prêtresse de Wuppertal, et Merce Cunningham, inventeur de la danse abstraite qui fut à la danse ce que John Cage fut à la musique en termes de déconstruction et d'innovation. Trois références mortes respectivement à 50, 68 et 90 ans. Plus qu'il n'en faut à notre facétieux Foofwa – le danseur étoile Frédéric Gafner devenu Foofwa d'Imobilité en 1998 – pour imaginer un joyeux hommage intitulé *Pina Jackson in Mercemoriām*. Soit sur scène, un homme-momie, Foofwa recouvert de bandelettes,

qui se présente comme Danse, le cousin de Dante, et emmène les morts illustres à travers les trois stades de *La Divine Comédie*, l'enfer, le purgatoire et le paradis. L'occasion pour cet amateur de pédagogie ludique qui a dansé pendant sept ans dans la compagnie de Merce Cunningham de restituer les trois styles de manière à la fois parodique et aimante. La précision de Michael, la sentimentalité de Pina, la décomposition géométrique de Merce. Un régal, d'humour et d'affection filiale. Marie-Pierre Genecand
Centre chorégraphique national de Grenoble,
le 7 juin 2012



© Rares Dindo

PARADISTINGUAS
La Ribot

Considéré comme le projet le plus ample de La Ribot, *PARAdistinguas* s'inscrit dans la continuité des *Pièces distinguées*, un projet débuté par la chorégraphe dans les années 1990. D'inspiration théâtrale et cinématographique, cette pièce traite de la transdisciplinarité de son travail au travers d'une structure narrative éclatée en une multitude de courts récits (de 30 secondes à 7 minutes) et qui n'ont pas de liens apparents entre eux. Entourée de quatre danseurs et d'une vingtaine de figurants locaux sélectionnés dans la ville où a lieu le spectacle, La Ribot s'intéresse aux rapports de force entre dominants et dominés comme à la possibilité de résister à la masse anonyme représentée par ces derniers. Sam Dyon
Le Phénix, Scène nationale de Valenciennes,
le 9 juin 2012

MEINE FAIRE DAME – EIN
SPRACHLABOR – Christoph Marthaler

De retour de conférence, le professeur Zoltan Karpathy découvre devant la porte de son laboratoire de langues un énorme bouquet d'hortensias. Fiché au milieu du bouquet, un petit billet lui impose de résoudre une énigme sous peine de mettre des menaces à exécution. Satire et mélancolie sont les deux mamelles du théâtre de Christoph Marthaler, enfant terrible zurichois dont les productions ont marqué les plus grandes scènes européennes. La musique reste le langage absolu de l'imaginaire de Christoph Marthaler. Venu au théâtre par la musique, il conçoit rarement de faire du théâtre sans chansons, a cappella de préférence. Se réclamant de Dario Fo, qui savait que le comique est la meilleure expression du désarroi humain. SD
Festival d'Avignon,
du 8 au 10 juillet 2012



© Marc Vanappelghem

LE NOZZE DI FIGARO
Mise en scène Jean Liermier – Création du Théâtre de Carouge

Si *Le Nozze di Figaro*, opéra-bouffe de Mozart est d'une portée politique sulfureuse, Jean Liermier infléchit l'écart qui nous sépare de l'œuvre, sous la non moins remarquable direction musicale d'Ernest Martinez Izquierdo, avec une lecture qui ne se veut pas politique, mais d'un réalisme psychologique familier du grand écran. De fait, la facture d'ensemble reste délicieusement classique, soucieuse de suivre au plus près le livret et de rendre compte de l'œuvre de façon réaliste en se nourrissant de l'univers de *La Règle du jeu* de Jean Renoir : la scénographie, monumentale, de Philippe Miesch, les éclairages de Jean-Philippe Roy, les costumes de Werner Strub ont une précision mimétique et le jeu des interprètes présente la fluidité de la vie. Si le contexte historique est déplacé,

puisque nous semblons passer de l'aristocratie nobiliaire à une grande bourgeoisie de l'entre-deux-guerres, l'amointrissement de la tension liée aux relations de classes entre maîtres et valets fait sens : la mise en scène, élégante, se veut un recadrage sur ses protagonistes où le désir et l'interdit deviennent centraux. Ils suscitent un jeu de quiproquos et de substitutions savoureux, qui créent d'emblée un rapport d'égalité entre les uns et les autres. Brigitte Prost
Opéra de Rennes,
du 23 mai au 2 juin 2012



© Mario del Curto

CHOUF OUCHOUF
Zimmermann & de Perrot

Chouf Ouchouf signifie en arabe : « Regarde et regarde encore ! » Comment une véritable rencontre peut-elle avoir lieu dans de telles conditions ? Dans ce désert, comment aller au-devant d'une oasis plutôt que d'un mirage ? Le spectacle se place au centre de ce labyrinthe de questions et de réflexions. Avec humour, ce grand thème est travesti et se retrouve en apesanteur. Dans cet univers artistique en évolution depuis une douzaine d'années, la mise en scène de Zimmermann & de Perrot offre au Groupe acrobatique de Tanger une création pour douze acrobates hommes et femmes d'une rare splendeur. SD
Théâtre de l'Onde, Vélizy-Villacoublay,
du 31 mai au 1^{er} juin 2012



DR

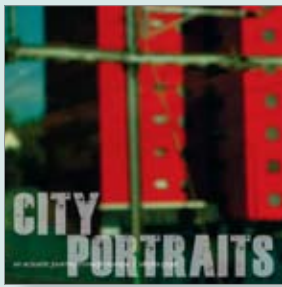
BAT
Marie-Caroline Hominal MCH

Toujours aussi *speed* et énergique, la chorégraphe suisse Marie-Caroline Hominal, dite MadMoiselle MCH, revient avec son nouveau spectacle : *BAT*. Elle y questionne différents processus de camouflage, de transformation et d'anonymat. Elle juxtapose sur scène un boxeur comme contrepoint d'elle-même : il incarne l'intensité, l'efficacité, la concentration et la puissance en face d'elle, chaotique et fragmentée. « *BAT* est un mouvement dur, qui se déploie comme une rafale. Une énergie qui devient violence, celle qu'on trouve dans notre quotidien », déclare celle qui a dansé pour Gilles Jobin et La Ribot. « C'est ma génération, un mouvement qui se déploie comme une rafale. » SD
Festival Latitudes Contemporaines, Roubaix
Théâtre de l'Oiseau-Mouche/Le Garage,
le 14 juin 2012

L'actualité éditoriale suisse / DVD / Disques

Librairie
du CCSEVERYTHING WAS STORY, STORY
WAS EVERYTHING – Raphaelson
(Two Gentlemen/www.raphelson.com)

« Hold This Moment Still », intimait Raphaelson il y a un peu moins de six ans sur un premier album solo, dont l'acoustique gracieuse déroulait des ballades folk-rock aux beautés venimeuses. Pour sa deuxième escapade en marge du quintette pop Magicrays, le Romand reprend une sublime tangente country-folk avec « Everything was story, story was everything ». Entre crève-cœur et minuscule bonheur, introspection et contemplation, ce répertoire aux charmes feutrés et infimes variations irisées (trompette de Truffaz, ondes Martenot de Christine Ott, cordes du Barbouze de chez Fior ou banjo) charrie davantage de mélancolies heureuses que de torpeurs. Portées à bout de voix frémissante, les chansons peaufinées encore à l'aide du producteur et multi-instrumentiste John Parish (PJ Harvey, The Kills ou Eels) posent Raphaelson en bel héritier du songwriting racé d'un Sparklehorse. Olivier Horner

CITY PORTRAITS
Sibylla Giger
Unit Record, Musikvertrieb

Quand la musique électroacoustique se rend au bureau d'informations touristiques. L'énoncé peut paraître saugrenu, voici pourtant le projet de Sibylla Giger, compositrice et plasticienne zurichoise. Elle vient d'immortaliser *City portraits* sous forme de disque, mais il s'agit surtout d'un objet. Le guide historique et les tambours de la fanfare se superposent à Rome, les vespas frôlent le micro, petit à petit le bruit du dehors se transforme en segment sonore grailleux pour repartir sur une chanson populaire. Comme une anthropologue curieuse de tout, la sonnette du vélo, le son assourdissant de la scène foraine, des étreintes, Sybilla Giger laisse traîner l'oreille et intervient avec synthétiseurs et ordinateurs pour pervertir les scènes. Alexandre Caldara

HIRSUTE
« A-I-O »
Musikvertieb

On évoque rarement la légèreté pour évoquer un disque. Et pourtant, en écoutant « A-i-o », quatrième opus d'Hirsute, le mot vient instinctivement. Hirsute pour une fille plutôt bien coiffée alors que le Petit Robert spécifie « le cheveu très fourni et d'aspect désordonné ». A priori, Valérie Fellay auteure compositeur et interprète flirte avec la simplicité musicale pop sucrée. Mais ce disque abrite aussi des trésors de désinvolture et même de la gravité sereine. Quelques idées rythmiques bien réfléchies et répétitives, un soin pour les couleurs pastels de l'orchestration, de douces réverbérations, un filet de voix lancinant achève de nous convaincre. Pourquoi ne pas se laisser aller à certains plaisirs... s'ils cachent d'autres facettes. AC

TWO LOST CHURCHES
Marc Perrenoud Trio
Double Moon Records, Challenge

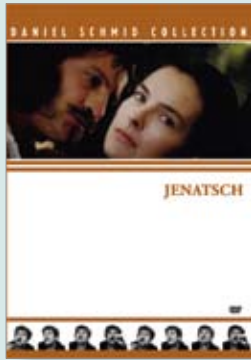
Vous avez toujours rêvé d'un rythme jungle sur les Feuilles mortes de Prévert et Kosma ? Précipiter vous sur « Two Lost Churches », deuxième disque en trio piano-basse-batterie du Genevois Marc Perrenoud. Le pianiste réussit à préserver l'âme d'une formation qui a marqué l'histoire du jazz, tout en se démarquant. Avec Cyril Regamey à la batterie et Marco Müller à la contrebasse, on traverse avec élégance les compositions du leader du groupe et juste ce qu'il faut de standards. On se surprend à fredonner la mélodie, alors que bon nombre de morceaux semblent étirés. Deux esthétiques se disputent celle d'un trio rapide et virtuose rappelant Ahmad Jamal et plus intéressant encore des compositions introspectives et ombrageuses à la John Taylor. AC

DE LA CUISINE AU PARLEMENT
(2012) – Stéphane Goël

La Suisse a été l'un des derniers pays au monde à accorder le droit de vote et d'éligibilité aux femmes. Ce film raconte l'histoire de la longue lutte (140 ans de combats et une cinquantaine de votations !) pour qu'enfin, le 7 février 1971, les Suissesses deviennent des citoyennes à part entière. Au gré d'images d'archives et de reportages donnant à entendre des discours dont on a peine à croire qu'ils aient pu être tenus, et de témoignages d'aujourd'hui de combattantes pour l'égalité (apaisées ou encore virulentes !), le cinéaste montre souvent avec humour le piège de votations réservées aux hommes et la croyance en l'inégalité des sexes ancrée dans la tête des hommes, mais aussi dans celle de beaucoup de femmes. Serge Lachat

GENET A CHATILA (1999)
Richard Dindo

Dindo filme une jeune actrice d'origine maghrébine qui part sur les traces de Genet à Chatila (où il est arrivé peu après le massacre de septembre 1982) et en Jordanie à la recherche des gens et des lieux décrits dans « Un Captif amoureux ». Tout au long de son voyage, elle lit le dernier livre de Genet (dont nous entendons des extraits dits par Jean-François Stévenin) en écoutant sans cesse le Requiem de Mozart comme le faisait l'écrivain lui-même. Convaincu de l'impuissance du cinéma à montrer le passé, Dindo, comme il l'avait fait pour Frisch et Rimbaud, joue d'une subtile tension entre fiction et documentaire en mettant en scène une enquêtrice et en confrontant les mots d'un texte à des lieux et des témoins réels. SL

JENATSCH (1987)
Daniel Schmid

Le journaliste Sprecher profite d'un reportage sur les trains dans les Grisons pour interviewer un anthropologue, le Dr Tobler, sur un héros local, Jenatsch, assassiné pendant le Carnaval de Coire en 1637. Après l'excavation de la tombe, Tobler, fasciné, avait conservé le crâne du héros ainsi qu'une clochette arrachée au costume de l'assassin. Envoûté à son tour par Jenatsch, Sprecher se persuade qu'il faut « rejouer » l'assassinat pour se libérer du sortilège. Dans le cinéma de Schmid, les différents temps s'interpénètrent et la frontière entre fiction et réalité, folie et raison est poreuse. L'enquête journalistique ou policière bascule tout naturellement dans le fantastique et le plaisir jubilatoire du conte... SL

L'actualité éditoriale suisse / Arts



DESIGN IN QUESTION
Éditions Lars Müller

« Can design create life? » « When are you doing the next designer diet? » : des lettres majuscules colorées sur des cartels de couleur posent des questions capitales ou futiles au design. *Design in question* se présente donc comme un recueil de questions qu'adressent des designers et des étudiants du monde entier à leur métier. L'exposition éponyme avait été montée en 2009 par Ruedi Baur et Elisava Escola – designer espagnole – au Design2context de Zurich, et consistait en une paroi entière recouverte de multiples questions recueillies. Si l'exposition est terminée, le processus continue. Aujourd'hui, plus de sept cents questions sont recensées. Le livre en présente une sélection. « Are you speaking design? » Alors, ce livre est fait pour vous. Florence Grivel



PLAYTIME
Éditions In folio/Maison d'Ailleurs

Quels sont les bienfaits du jeu vidéo ? Quels enjeux sociétaux peut-on en tirer ? En 2010, Pro Helvetia lance son nouveau programme *GameCulture* dédié à ces questions, et l'un des résultats de cette étude est l'exposition « Playtime » à la Maison d'Ailleurs d'Yverdon-les-Bains. Davantage que les risques qu'engendrent ces mondes virtuels à portée de clics, le livre aborde les enjeux de l'immense inventivité qu'offrent ces nouvelles technologies, l'impact émotionnel et réel des mondes vécus sur écran qui inspirent notamment à des artistes la création d'une capsule temporelle protégeant l'héritage des ruines des mondes virtuels abandonnés dans le jeu *Second Life* ! À noter encore les passionnants parallèles à tirer entre les fictions de l'histoire et celles de notre monde contemporain. FG



ARCHITECTURE DIALOGUES
Éditions Niggli

L'architecture suisse se pose des questions. L'architecture change et évolue en permanence. Mais quels sont réellement les impacts de ces changements sur les méthodes de travail des prestigieux architectes suisses. *Architecture Dialogues* est le résultat de ces questions. Neuf interviewers questionnent une trentaine d'architectes parmi les plus célèbres : de Gramazio & Kohler à Herzog & de Meuron en passant par Gigon/Guyer, Valerio Olgiati ou Bernard Tschumi. Mais au-delà de ces conversations, le lecteur amateur de la discipline découvre surtout les projections de ces maîtres quant à l'architecture du futur, mais aussi sur leur rôle et leurs responsabilités dans la société. En anglais uniquement. Sam Dyon



FURNITURE IN ARCHITECTURE
Éditions Buchhandlung Walther König

Ce nouveau et magnifique livre vient combler un manque dans la bibliographie de tout architecte digne de ce nom. En effet, bien que beaucoup d'ouvrages soient consacrés aux réalisations des architectes, très peu se concentrent sur le mobilier qui y est installé. Alors que ce sont souvent les architectes eux-mêmes qui imaginent et conçoivent ces tables, chaises et autres meubles qui finissent par donner l'âme du lieu. *Furniture in Architecture* dresse un inventaire non exhaustif des objets devenus cultes, de ces architectes, d'Alvar Aalto à Peter Zumthor en passant par Frank Gehry, Walter Gropius, Le Corbusier, ou encore Marcel Breuer. SD



MESDAMES ET MESSIEURS
Conférences 1982-2010 – Th. Huber
Éditions Mamco

Qu'est-ce qu'un tableau ? Qu'est-ce que le tableau ? Ce sont des questions infernales, parce qu'inépuisables, que Thomas Huber pose depuis le début des années 1980 en peignant des tableaux, quelquefois même des tableaux dans le tableau, et en prononçant devant ses images peintes des conférences sur les tableaux. Ainsi son œuvre revendique-t-elle l'existence d'un rapport indissoluble entre le visible et le dicible, entre ce qui est donné à voir et ce qui est donné à entendre et à lire, entre le théâtre dans la peinture et la parole prononcée, c'est-à-dire théâtralisée. Cette anthologie propose des textes de Thomas Huber uniques en leur genre écrits entre 1982 et 2010, dont la plupart sont disponibles pour la première fois en français. SD



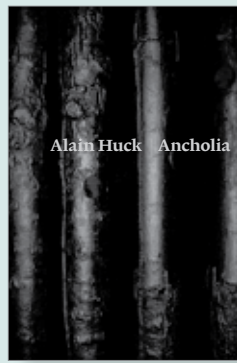
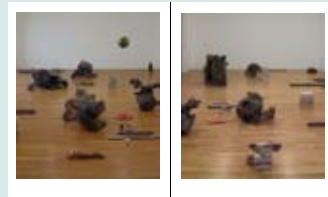
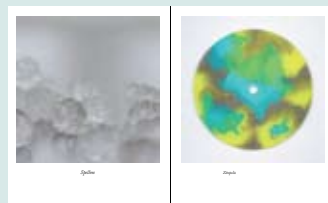
POYA
François Burland
Éditions Clandestin

À la fin du XIX^e siècle, naissent quantité de représentations de la montée à l'alpage ou de la désalpe avec leur cortège d'armailles endimanchés et leurs vaches fleuries. L'artiste vaudois s'empare de cette tradition d'une « suissitude » exportable. Les poyas selon Burland respectent le mouvement ascendant. Une montée se déclinant comme un jeu de l'oie trempé dans l'encre de la grande guerre, des slogans communistes et des clin d'œil lancés au commanditaire. Pour la première fois, l'artiste présente ses poyas brodées par des femmes touraègues. À l'iconographie, à la fois potache et post-guerre froide des poyas, s'ajoute le surgissement de nervures de couleurs vives à la surface du tissu. FG



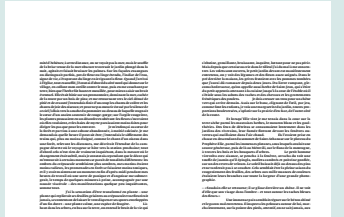
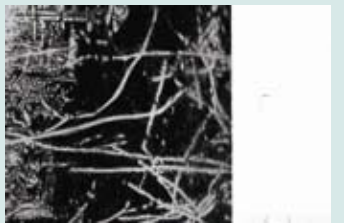
HOTEL
Pierre Vadi
Éditions Les Presses du réel/Galerie Triple V

Hotel propose une rétrospective des œuvres de Pierre Vadi, entre esthétique pop et approche conceptuelle, et de ses principales expositions sur une quinzaine d'années, avec une centaine d'illustrations couleur en pleine page et trois essais. Pierre Vadi décrit ses expositions comme des sortes d'« hôtels », dont les invités seraient les œuvres, d'où le titre du livre. Elles y séjournent pendant une période, puis repartent, en attente de l'invitation suivante. Cette première monographie d'importance sur le travail de Pierre Vadi rassemble un certain nombre de ses sculptures et des lieux qu'elles ont eu l'occasion de visiter tels que le Crédac (Ivry), le Mamco (Genève), La Salle de bains (Lyon), le Swiss Institute (New York) pour ne citer qu'eux. SD



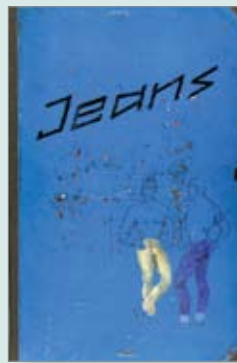
ANCHOLIA
Alain Huck
Éditions Centre culturel suisse de Paris

« Ancholia » a été la première exposition personnelle d'Alain Huck dans une institution en France. Le livre d'artiste qui en découle propose, en 320 pages d'un format de 285 x 380 mm, une immersion dans les quatre grands dessins réalisés spécialement pour l'exposition, chacun étant à découvrir par 36 fragments à la dimension 1:1. Au centre du livre, le texte d'Alain Huck, *L'Inspection des roses*, emmène le lecteur dans une promenade déroutante, puisqu'il est composé de 100 courts extraits de livres d'auteurs littéraires qui constituent une sorte de bibliothèque idéale de l'artiste. Que ce soit avec l'image ou avec le texte, Huck est un virtuose de la transformation d'éléments sources en œuvres singulières. SD



À JEUDI 15H
Steeve Luncker
Éditions Le Bec en l'air

Pendant deux années, à raison d'une fois par semaine, tous les jeudis, Steeve Luncker a photographié Xavier, séropositif. Jusqu'à la mort de ce dernier, le photographe et Xavier se sont retrouvés pour immortaliser la mort qui envahissait petit à petit le jeune homme. Mais la beauté de cette œuvre réside dans la relation qu'ont tissée les deux hommes. Pleine d'humilité, elle s'est faite en toute confiance. Sans voyeurisme, Steeve a photographié Xavier, et Xavier a photographié Steeve, avec pour finalité de choisir chaque semaine une image de la précédente séance. Le résultat de ces 95 rendez-vous est un livre simple mais efficace. Jusqu'à ce 95^e rendez-vous, un jeudi où Xavier s'en est allé. Simon Letellier



JEANS – Karlheinz Weinberger
Swiss Institute, New York – MGK, Bâle
– Bywater Bros. Editions, Toronto –
Presentation House Gallery, Vancouver

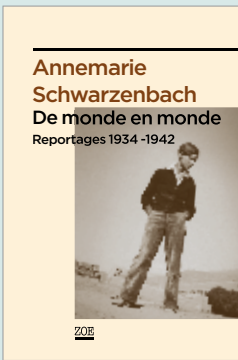
Le titre de cet ouvrage est trompeur. Car si le fil rouge de ce livre de photographies est bien le jeans, c'est surtout l'influence de la culture américaine sur la jeunesse suisse du milieu des années 1950 que le photographe Karlheinz Weinberger a voulu saisir. Pour ce faire, le photographe n'avait qu'à regarder les jeunes qui sortaient de l'usine Siemens de Zurich. Cheveux gominés, jeans slim, postures de James Dean, cran d'arrêt de loubard, rien ne manque dans ce livre aux dimensions hors normes, pour mettre en valeur ces images prises il y a 50 ans. Si Karlheinz Weinberger n'a pas connu le succès de son vivant, les quatre coéditeurs lui offrent un bel hommage avec ce livre magnifique. SD



PARTITUURSTRUCTUUR
Les partitions chorégraphiques
de Cindy van Acker
Éditions Héros-Limite

Ça n'est pas la règle, mais Cindy Van Acker s'appuie parfois sur des partitions chorégraphiques pour certaines de ses créations. Toutes présentent une forme à chaque fois différente. Schémas, listing de gestes avec timing précis, série de chiffres et de signes permettent au danseur d'entrer dans le corps des expressions voulues. Le livre intitulé *partituurstructuur* offre aux lecteurs la possibilité de s'immerger dans cette danse sur papier. Aux partitions se greffent des textes fort bienvenus, signés notamment Michèle Pralong dont la fine connaissance du travail de Cindy Van Acker est éclairante. D'autres auteurs, comme Mathieu Bertholet ou Romeo Castellucci, se concentrent sur l'une ou l'autre création de la chorégraphe. FG

L'actualité éditoriale suisse / Littérature



DE MONDE EN MONDE – Reportages 1934-1942

Annemarie Schwarzenbach

Trad. de Dominique Laure Miermont et Nicole Le Bris, Éditions Zoé, 270 p.

Dans les années 1980, un culte s'est développé autour de la figure androgyne d'Annemarie Schwarzenbach, « ange rebelle », en rupture avec un milieu ultraconservateur, proche du nazisme, amie de Klaus et Erika Mann, alors en exil à Zurich. Dominique Laure Miermont et Nicole Le Bris, qui s'attachent à faire connaître en France la vie et l'œuvre d'Annemarie Schwarzenbach, proposent cette fois un aspect essentiel de son talent : les reportages qu'elle a accomplis entre 1934 et 1942 « de monde en monde ». La jeune femme travaille pour différentes revues à qui elle envoie des récits très personnels (parfois trop pour les rédactions suisses) de ses voyages. Au Proche-Orient d'abord où elle visite des chantiers de fouilles et rend compte d'un monde encore archaïque.

Mais c'est aux États-Unis où elle séjourne à plusieurs reprises que sa sensibilité sociale et son talent de photographe se révèlent de la manière la plus convaincante. Elle sait saisir le désarroi du Sud profond après la grande crise de 1929, tout comme elle captera les symptômes du nazisme en Allemagne et en Autriche. Dans un texte, inédit, elle fait même une très lucide critique de la Suisse préservée. Pendant la guerre, elle tentera de rejoindre au Congo, par le Portugal, les Forces françaises libres, avant de rentrer par le Maroc, en 1942, peu avant sa mort tragique à l'âge de 34 ans. *Les Amis de Bernhard* (Phébus), son premier roman, enfin traduit, donne d'elle une autre image, celle d'une jeunesse bohème, en crise d'identité. **Isabelle Rüf**



ŒUVRES COMPLÈTES – Tomes 1 et 2, récits

Charles-Albert Cingria

Éditions L'Âge d'Homme, 1148 p. et 1120 p.

Charles-Albert Cingria occupe une place à part dans la littérature romande. Cet érudit flamboyant « italo-franco-levantin », né à Genève en 1883 d'un père venu de Constantinople et d'une mère d'origine polonaise, a gardé de ses racines orientales un talent de conteur et une liberté d'esprit qui lui valent l'admiration jalouse d'un club restreint d'amateurs. Ses textes brefs, ses digressions enchantent les écrivains, de Claudel à Jacques Réda, en passant par Nicolas Bouvier, Pierre Michon, Valère Novarina... Ses billets parisiens, ses balades à vélo font rire aux éclats Jean Starobinski qui y voit de « véritables poèmes en prose, avec quelque chose de désinvolte qui fait craquer l'idée même du poème ». Jean Paulhan, qui admirait cette poétique du fragment,



avait fait entrer Cingria dans l'équipe de la NRF. Dans les années 1960, les Éditions L'Âge d'Homme ont publié ses *Œuvres complètes* en onze tomes et cinq de *Correspondance*. La découverte de nombreux inédits a suscité une nouvelle édition scientifique, avec un important appareil critique, élaboré par une équipe internationale. Deux volumes de *Récits* viennent de paraître et c'est un enchantement de redécouvrir cet art de l'instantané et de la promenade. Les deux volumes suivants seront consacrés aux travaux d'érudition qui concernent le Moyen Âge, la civilisation de Saint-Gall, la notation musicale : Cingria était un savant scrupuleux et inventif ! Les deux derniers tomes regrouperont des chroniques souvent publiées dans la presse. **IR**



AU-DELÀ DU LAC

Peter Stamm

Éditions Bourgois, 178 p.

Un universitaire peine à écrire un essai sur *Les Estivants* de Gorki. Il pense trouver l'inspiration dans un hôtel de montagne qui se révèle à l'abandon. Le romancier alémanique sait évoquer l'échec des couples, englués dans le quotidien, les rêves longuement entretenus qu'il faut enfin abandonner, les vies usées. L'ironie peut être mordante : un jeune pasteur absolument privé de fidèles en fera les frais. Les dix nouvelles qui composent *Au-delà du lac* sont heureusement souvent éclairées par la lumière de l'eau et du ciel sur le Seerücken, qui surplombe le lac de Constance. Un paysan timide y trouvera peut-être l'amour à la faveur d'un festival de musique dans son pré. C'est la seule note vraiment optimiste d'un recueil en demi-teintes. **Isabelle Rüf**

tchékhoviens, dans une tonalité sobrement désespérée, qui peut aussi rappeler certains textes de Handke. Le romancier alémanique sait évoquer l'échec des couples, englués dans le quotidien, les rêves longuement entretenus qu'il faut enfin abandonner, les vies usées. L'ironie peut être mordante : un jeune pasteur absolument privé de fidèles en fera les frais. Les dix nouvelles qui composent *Au-delà du lac* sont heureusement souvent éclairées par la lumière de l'eau et du ciel sur le Seerücken, qui surplombe le lac de Constance. Un paysan timide y trouvera peut-être l'amour à la faveur d'un festival de musique dans son pré. C'est la seule note vraiment optimiste d'un recueil en demi-teintes. **Isabelle Rüf**



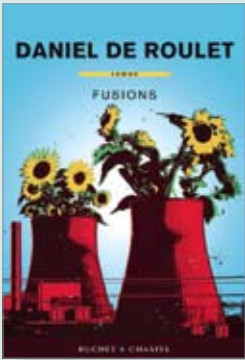
LE CHEMIN SAUVAGE

Jean-François Haas

Éditions du Seuil, 328 p.

La Suisse du *Chemin sauvage* est celle des années 1960, rurale, fermée, pauvre, où l'homosexualité est une tare, où les enfants abandonnés sont « misés », mis aux enchères pour travailler chez les paysans. Épargné par la guerre, le pays n'en subit pas moins le contrecoup. Les ouvriers italiens commencent à affluer, seuls : il n'est pas question encore de regroupement familial. « Nous avions demandé des bras, ce sont des hommes qui sont venus », écrit Max Frisch. Mais de ces hommes, ces « Tchinks », le village ne veut pas : voleurs, violeurs potentiels, « pas comme nous ». Le narrateur, lui, les aime bien, eux, leur pizza, leur salami, leur gentillesse. Il aime aussi Myriam, qui sera mise, puis assassinée au bord de l'étang.

Qui l'a violée puis achevée ? Un Italien, un « vannier », comme on appelle les Gitans dans ce canton de Fribourg, le grand-père trop entreprenant, le simple d'esprit, le soldat fier-à-bras ? On le saura à la fin, mais le côté thriller n'est pas l'essentiel de ce beau roman, le plus accessible, le plus dépouillé, le troisième de ce professeur d'histoire. Après les ambitieux *Dans le ventre de la baleine guerre* (2007) et *J'ai avancé comme la nuit vient* (2010), *Le Chemin sauvage*, d'une écriture limpide, revisite le domaine de l'enfance, des peurs et des rêves, hanté par la mort du frère puis par celle de Myriam, mais éclairé par la lumière qui joue dans les sous-bois, à travers le regard de l'adulte, un demi-siècle plus tard. **IR**



FUSIONS

Daniel de Roulet

Éditions Buchet/Chastel, 378 p.

De livre en livre, l'auteur franco-suisse Daniel de Roulet édifie la comédie humaine de notre temps, une tour romanesque que hante la menace atomique. Les personnages s'y croisent, forment des dynasties liées par l'argent et le pouvoir ou unies dans la lutte contre ces mêmes puissances. On retrouve Shizuko, victime des irradiations, toujours pugnace dans son combat contre son mal et contre l'atome. Et Max von Pokk, fils évadé d'une puissante famille, architecte de la tour londonienne baptisée « Fusions ». C'est là que se négocie au sommet le juteux marché des déchets nucléaires. La guerre froide touche à sa fin. Les savants humanistes et les rêveurs constatent l'échec, à l'échelle mondiale, de leurs utopies. **IR**

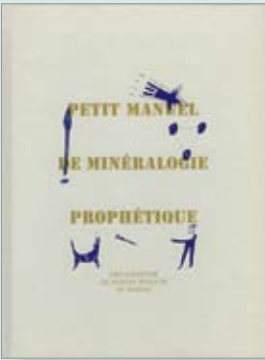


UNE VIE DE CLOWN

Grock raconté par Grock

Éditions Héros-Limite, 216 p.

« Je me souviens du clown russe Popov et du clown suisse Grock », écrivait Georges Perec. Ils ne sont plus très nombreux, ceux qui ont pu entendre le célèbre « Sans blâââââgue » et voir le funambule approcher le piano du tabouret : Grock quitta le chapiteau en 1951, à 73 ans. Cet enfant de paysans du Jura bernois a connu une carrière aventureuse, il était réputé dans le monde entier pour ses numéros musicaux, son petit violon et son accent « suisse ». De la Hongrie de ses débuts – il y fut d'abord précepteur des enfants d'un comte – jusqu'en Argentine, en passant par toute l'Europe et les États-Unis, il est devenu une vedette internationale, un millionnaire de l'arène. Il raconte avec verve cette *success story*, heureux de sa réussite, sûr de son génie. **IR**



PETIT MANUEL DE MINÉRALOGIE

PROPHÉTIQUE – Marcel Miracle

Éditions art&fiction, 96 p.

Marcel Miracle, c'est un trait aigu, un univers onirique qui rappelle Saul Steinberg et Victor Brauner, zébré d'hirondelles. Cette fois, c'est en mots et en images qu'il relate l'aventure d'Albert C., à travers le désert du Sahara, dans « les grandes contrées magnétiques », en déséquilibre sur les bords du Gondwana, l'immense continent austral des temps géologiques. Sur la route jonchée de bidons rouillés, le voyageur croise une faune fantastique, un archer aux flèches fulgurantes, des hommes-serrures, des épaves d'avions. Au bout de cette quête énigmatique, brille un diamant noir. Ce livre d'artiste, tiré à 400 exemplaires dans une splendide édition, est la quintessence de l'art troublant de ce géologue, dessinateur et poète, qui s'est fixé en Suisse. **IR**



LES CERCLES MÉMORIAUX

David Collin

Éditions L'Escapette, 210 p.

La mémoire est au centre des préoccupations de David Collin. Qu'il codirige la collection Imprescriptible aux éditions Métispresses à Genève, ou qu'il explore celle, défaillante, de ses personnages dans les deux romans qu'il a publiés : *Train fantôme* (Seuil, 2007) sur les traces d'un père perdu, et *Les Cercles mémoriaux*, qu'Alberto Manguel qualifie d'« enchantement ». Au voyageur amnésique, récupéré au bord de la mort dans le désert de Gobi, il faudra un long parcours, l'aide d'un chaman, l'affection d'une femme, une étape à Oulan-Bator, une autre à Shanghai, avant de se retrouver à Buenos Aires. C'est là que l'attendent le lourd héritage de la dictature, les mères de la place de Mai et les fantômes accueillants de Borges, Cortázar et Bioy Casares. **IR**

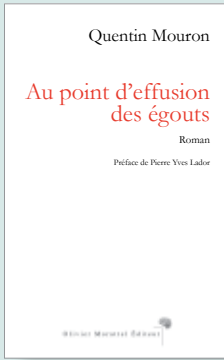


LE PALAIS DES AUTRES JOURS

Yasmine Char

Éditions Gallimard, 214 p.

Dans *La Main de Dieu* (Gallimard, 2008), une jeune fille dansait dans le Liban en feu. On la retrouve, quelques années plus tard, dans *Le Palais des autres jours*. Hardie adolescente, elle s'en va, main dans la main avec son jumeau. Ils quittent le soleil, la mer, le deuil. Leur mère les a abandonnés, enfants. Leur père s'est laissé mourir de chagrin. Ils vont vers cette femme, qui les déçoit, puis vers leur vie, vers Paris, vers la vraie vie. Le garçon part à l'armée, semble mal tourner, fasciné par la mort. Elle, sans ce frère, comme amputée d'une partie d'elle-même, va du côté de l'avenir, qu'elle construit bravement, tout en attendant son double. Yasmine Char a écrit un récit de formation, nostalgique et tendre, qui tient parfois du conte. **IR**



AU POINT D'EFFUSION DES ÉGOUTS

Quentin Mouron

Éditions Olivier Morattel, 142 p.

Un jeune homme d'à peine 20 ans – l'âge de l'auteur, né en 1989 – débarque sur la côte ouest des États-Unis. Los Angeles le frappe comme un coup sur la tête, une fièvre qui l'anéantit. Quand il se relève, c'est pour un vrai *road movie* qui le mène jusqu'à Las Vegas, à travers le désert, balançant les clichés avec une telle énergie qu'ils s'en trouvent rajeunis. Voyage amoureux, effusions adolescentes, bitures fabuleuses, philosophie à l'emporte-pièce : « J'avais fait en partant le pari fou de m'envoler. Depuis tout en bas du soleil. » La prose hachée de Quentin Mouron, son lyrisme mal peigné rappellent, bien sûr, la dérive d'un Kerouac, les accents rimbaldiens, mais elle a son élan propre : un premier roman plein de fougue et de promesses. **IR**



LE LIVRE DU VISAGE AIMÉ

Thomas Bouvier

Éditions Zoé, 528 p.

C'est à un voyage qu'invite Thomas Bouvier, le fils de Nicolas Bouvier, mais un voyage intérieur. Dans un second roman ambitieux, ce musicien entrelace avec une grande maîtrise trois récits. Au centre, le quotidien d'un jeune luthier qui la maladie de son père adoptif plonge dans le désarroi. Pour tenter d'atteindre le vieil homme dans son coma, il invente au jour le jour un conte initiatique, fantastique, dont il lit chaque soir un épisode dans la chambre d'hôpital. La troisième voix est celle d'un homme qui, depuis sa retraite montagnarde, écrit à une femme des lettres intenses pour conjurer la solitude. Trois combats contre la mort, qui ouvrent sur une multitude d'histoires annexes et d'observations fines, qui sont autant de promesses. **IR**



MONTAGNEAUX

Tito Honegger et Jacques Jouet

Éditions art&fiction, 98 p.

Une plasticienne et un écrivain se promènent dans les Alpes du Valais. Tito Honegger dessine directement sur la peinture avant de tirer ses monotypes à un seul exemplaire ; membre de l'Oulipo, Jacques Jouet a voulu prendre un risque parallèle. Lui, qui écrit des poèmes à contraintes, a composé ses textes sur le motif. De cette balade de glaciers en torrents est né un beau livre d'artiste(s) : lacs et éboulis, ciel et rochers, vert des prés, blanc des neiges, entassements de pierre, fixés par l'artiste ; magie des souvenirs d'enfance tapis dans les mots, polis par le temps, dans les textes de Jacques Jouet, en écho ou en dissonance avec les images de Tito Honegger. « Montagne eau / monte agneau / transhumance » : *Montagneaux*. **IR**



© Marc Damage

● EXPOSITION / Alain Huck, « Ancholia »



© Marc Damage

● EXPOSITION / Vanessa Safavi, « Les Figures Autonomes »



© Marc Damage

● EXPOSITION / Pascal Schwaighofer, « Le monde nous échappe puisqu'il redevient lui-même »



© CCS

● LECTURE / Jean-Quentin Châtelain



© Simon Letellier

● DANSE / LITTÉRATURE / P. Valli & C. Demierre



© Simon Letellier

● THÉÂTRE / Atelier avec Omar Porras



© Pierre-Yves Le Louarn

● THÉÂTRE / DANSE / Teatro Malandro & Alias



© Marc Damage

● CONCERT / Anna Aaron



© Simon Letellier

● CONCERT / Hildegard lernt fliegen



© Simon Letellier

● DANSE / LITTÉRATURE / L. Hoche & E. Rabu

Le Phare

Journal du Centre culturel suisse de Paris

Trois parutions par an

Le tirage du 11^e numéro

11000 exemplaires

L'équipe du Phare

Codirecteurs de la publication :

Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser

Chargé de production de la publication :

Simon Letellier

Graphiste : Jocelyne Fracheboud

Traductrice : Katrin Saadé-Meyenberger

Photographe : Printmodel, Paris

Imprimeur : Deckers&Snoeck, Anvers

Contact

32 et 38, rue des Francs-Bourgeois

F – 75003 Paris

+33 (0)1 42 71 44 50

lephare@ccs-paris.com

Ce journal est aussi disponible en pdf sur www.ccs-paris.com/lephare

© Le Phare, mai 2012

ISSN 2101-8170

Ont collaboré à ce numéro

Rédacteurs

Stephan Kunz, Konrad Tobler, Peter Weber, Mireille Descombes, Arnaud Robert, Marie-Pierre Genecand, Samuel Schellenberg, Serge Lachat, Denis Pernet, Romain Salomon, Florence Grivel, Sam Dyon, Isabelle Rüf, Olivier Horner, Alexandre Caldara, Étienne Arrivé

Photographes

David Aebi, Thomas Jantscher, Andreas Greber, Tashko Tasheff, Michel Comte, Isabelle Meister

Insert d'artiste : Andrea Heller

Andrea Heller (1975) a étudié à la HFBK (Hochschule für Bildende Künste) à Hambourg et à la ZHdK (Zürcher Hochschule der Künste) à Zurich. Entre 2004 et 2006, un atelier de la fondation Binz 39, une bourse du Canton de Zurich, puis un atelier de la Ville de Zurich à la Cité des Arts à Paris lui ont été attribués. Dans son travail, elle utilise divers médias : peinture, dessin, découpage, assemblage, photographie et sculpture. Fin 2011, le Helmhaus de Zurich lui a consacré une exposition personnelle et a publié sa première monographie aux éditions Patrick Frey *Die Wurzeln sind die Bäume der Kartoffeln / The Roots are the Potatoes 'Trees* (« Les racines sont les arbres des pommes de terre »). Elle vit et travaille à Paris et à Zurich. www.andreaheller.ch

Centre culturel suisse de Paris

Expositions / salle de spectacles

38, rue des Francs-Bourgeois 75003 Paris du mardi au dimanche : 13h – 19h

Venez à la librairie

32, rue des Francs-Bourgeois 75003 Paris du mardi au vendredi : 10h – 18h samedi et dimanche : 13h – 19h

La librairie du CCS propose une sélection pointue d'ouvrages d'artistes et d'éditeurs suisses dans les domaines du graphisme, de l'architecture, de l'art contemporain, de la photographie, de la littérature et de la jeunesse. Les livres, disques et DVD présentés dans nos pages MADE IN CH y sont disponibles.

Renseignements / réservations

ccs@ccs-paris.com

T +33 (0) 42 71 95 70

du mardi au dimanche : 13h – 19h

Tarifs soirées : entre 7 et 12 €

Expositions, tables rondes, conférences : entrée libre

Restez informés

Programme : le programme détaillé du CCS de même que de nombreux podcasts (interviews et enregistrements de soirées) sont disponibles sur www.ccs-paris.com

Newsletter mensuelle :

inscription sur www.ccs-paris.com

ou newsletter@ccs-paris.com

Le CCS est sur Facebook.

L'équipe du CCS

Codirection : Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser

Administration : Katrin Saadé-Meyenberger

Communication : Aurélie Garzuel

Production : Celya Larré

Technique : Kevin Desert, Antoine Camuzet

Librairie : Emmanuelle Brom, Andrea Heller, Dominique Koch

Production *Le Phare* : Simon Letellier

Accueil : Marie Debrinay, Amélie Gaulier

Stagiaire : Maude Lardeau

Prochaine programmation



Rockmaster K, *Classic She-Man*, 2003
impression jet d'encre, 63 x 45 cm
Collection Fotomuseum Winterthur

Association des amis du Centre culturel suisse de Paris

Cette association contribue au développement et au rayonnement du Centre culturel suisse de Paris, tant en France qu'à l'étranger. Elle vise aussi à entretenir des liens vivants et durables avec tous ceux qui font et aiment la vie culturelle suisse.

— Voyage en 2012

Documenta 13, Kassel : 21 – 24.06.12

Informations à suivre sur www.ccs-paris.com

— Les avantages

Entrée gratuite aux activités organisées par le CCS.

Tarifs préférentiels sur les publications.

Envoi postal du *Phare*, journal du CCS.

Voyages de l'association.

Catégories d'adhésion

Cercle de soutien : 50 €

Cercle des bienfaiteurs : 150 €

Cercle des donateurs : 500 €

Association des amis du Centre culturel suisse

c/o Centre culturel suisse – 32, rue des Francs-Bourgeois
F – 75003 Paris

lesamisduccsp@bluewin.ch / www.ccs-paris.com

Adhérez !

— Du 15 septembre au 16 décembre 2012

— Expositions

Body Language, choix d'œuvres de la collection du Fotomuseum de Winterthur avec, entre autres, Vito Acconci, Richard Avedon, Nan Goldin, Peter Hujar, Igor Savchenko, Boris Mikhailov, Valie Export, Ulrike Lienbacher, Barry Le Va, Urs Lüthi, Nils Nova, Paulina Olowska, Walter Pfeiffer, Rockmaster K, Ugo Rondinone, Ann-Sofi Siden, Annelies Strba (liste sous réserve)

Luciano Rigolini

Hannah Villiger

Les plus beaux livres suisses (à la librairie du CCS)

— Spectacles vivants

Mai-Thu Perret, *Lettres d'amour en brique ancienne*

Carte blanche au théâtre de l'Arsenic

avec Simone Aughtlerlony, Laetitia Dosch

et Yann Mercanton

Footwa d'Imobilité

en partenariat avec le Centre national de la danse

— Concerts

Fauve, Barbouze de chez Fior, Plaistow

Cédric Pescia, sonates et interludes de John Cage

— Conférences

Timber Project

Gion A. Caminada

Alex Capus

— Cinéma

Carte blanche au Festival du film de Locarno

fondation suisse pour la culture

prohelvetia

La Fondation Pro Helvetia soutient la culture suisse et favorise sa diffusion en Suisse et dans le monde.

Partenaires média

LE TEMPS

LeJournal des Arts

art press

02 REVUE D'ART CONTEMPORAIN
TEMPORALITÉ ET ESPACE

laRockwobles



La Sagesse des abeilles

De Michel Onfray

Mise en scène Jean Lambert-wild

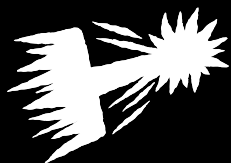
et Lorenzo Malaguerra

Mercredi 13, jeudi 14, vendredi 15 juin à 20h30

Théâtre du Crochetan à Monthey / Suisse

THEATRE

CRO
CHE
TAN



COMÉDIE DE CAEN

www.crochetan.ch

Billetterie T. +41 24 471 62 67

Design Alain Florey © Spirale Communication visuelle / Photo © Tristan Jeanne-Vaès